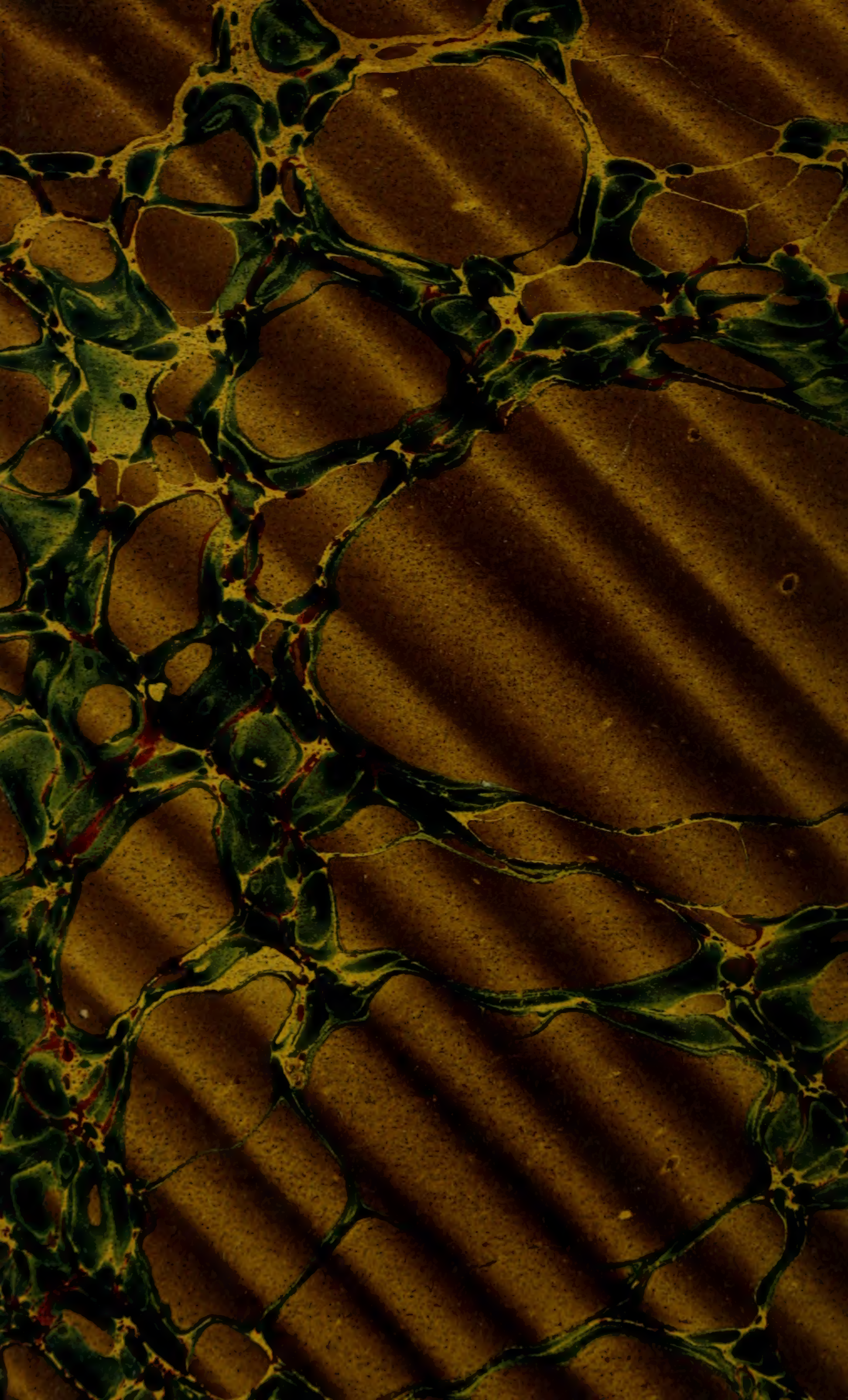
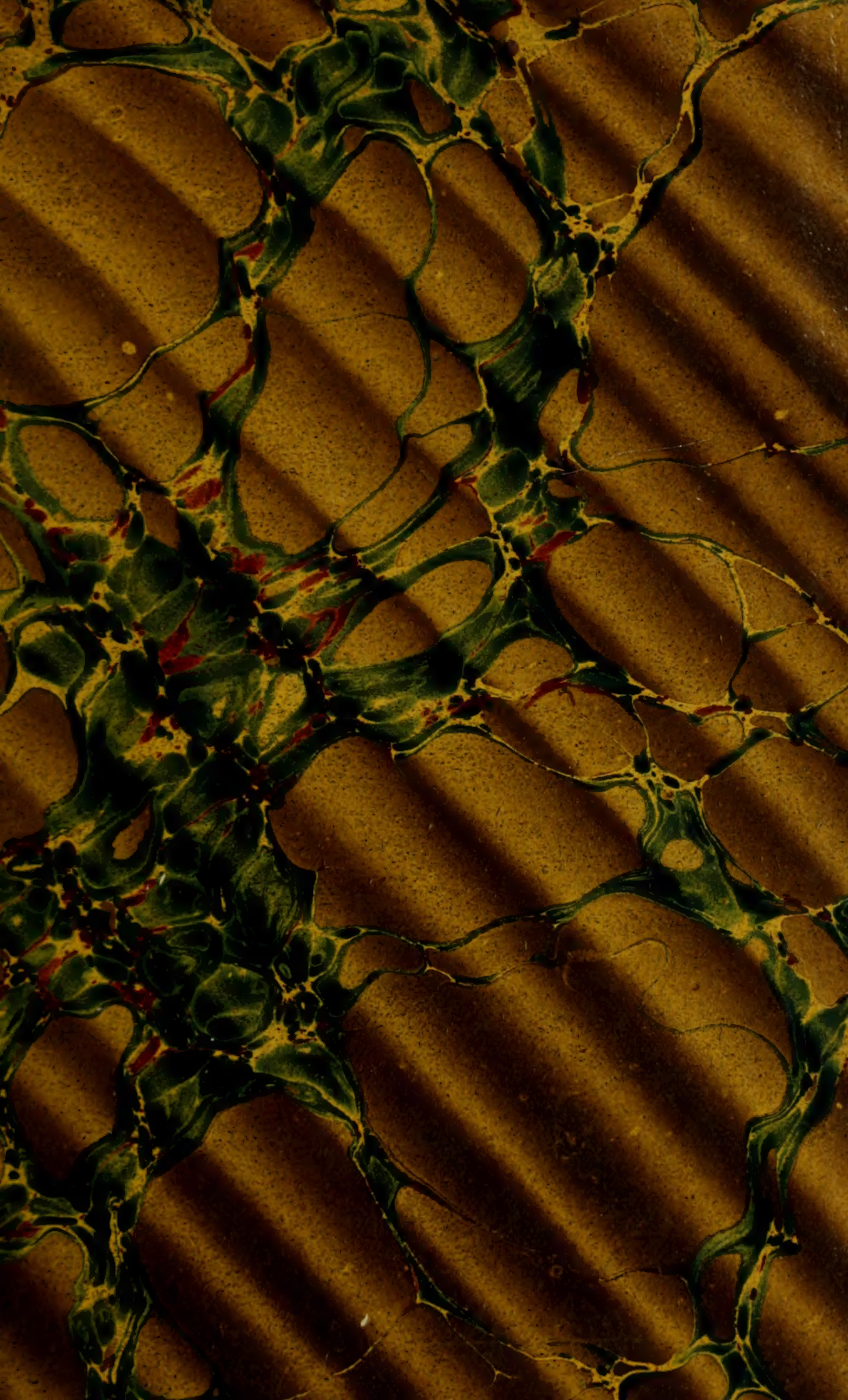

3 1761 07988785 7





ANDRÉ DE GANDILLAC

ADOLPHE MARTIN

ET

MADEMOISELLE DE MAYLAN



PARIS
ÉDITIONS DE LA PHALANGE
84, RUE LAURISTON
1909

DU MÊME AUTEUR

En préparation :

L'enfance et la jeunesse de Don Juan.
Lune de miel (lettres d'une jeune mariée à sa tante).
Contes de lettres (critique et fantaisie).

ADOLPHE MARTIN

I

FRISSONS D'ENFANT

A mon Père.

Je ne peux pas entendre chanter : *Nous n'irons plus au bois*, ou *Il pleut, il pleut, bergère*, sans être pris d'un léger tressaillement de cœur.

ERNEST RENAN.

I

FEUILLES VOLANTES

> Ils font de frissons en frissons
> La découverte de la vie.
>
> ANATOLE FRANCE.

Son vocabulaire était encore restreint, mais déjà expressif. Son jugement s'affermissait. Et toujours, de ses rires ou de ses pleurs assez fréquents, le motif apparaissait, sinon suffisant, du moins indubitable.

Il eut son premier accès de franchise un jour qu'il faisait un voyage en chemin de fer. Il ne voyageait pas encore seul. Assis entre ses parents, il ouvrait, sur le monsieur d'en face, des yeux qu'on aurait eu tort de croire bienveillants.

Il était songeur. Avec de lents tatonnements, il esquissait un jugement d'ensemble.

Quand son opinion fut faite, il dirigea vers le monsieur d'en face l'index d'une menotte grassouillette et dit avec fermeté : " Ça !.. "

Toute opinion sincère est, dit-on, respectable. Toutefois on ne respecte guère celle des petits

enfants. A moins qu'on ne s'en émerveille. Cette fois, ce ne fut pas le cas. Car ce bébé plein de franchise reçut une tape sur la main droite et une pincée au bras gauche.

Mais il ne céda pas à la torture. Il releva l'index vers le monsieur d'en face et répéta avec la même netteté : " Ça !... "

L'invincible entêtement d'une idée indéracinable lui fit renouveler par trois fois sa démonstration, malgré les tapes et les pincées symétriques — et d'une force croissante — qui la suivaient.

Quelques années plus tard, suivant l'oncle Georges, il ne savait même pas courir.

Suivant sa grand'mère, c'était un chétif drôle.

Suivant son grand-père, c'était un petit bourriquot.

Parfois, à la veillée, sa tante Marthe lui disait en soupirant qu'il n'était pas joli, joli.

Le lendemain, au collège, pendant la récréation de dix heures, son ami Gustave, fier de ses muscles, lui criait : " Tu n'as pas dans les veines seulement de quoi emplir de sang rouge mon chapeau ! "

Mais son oncle, conseiller municipal, venu le voir au collège, fut aperçu par Georges Rondin,

fils du directeur de l'épicerie parisienne, qui, ayant appris la profession de ce monsieur en redingote, s'écria, ébloui : « Quelle famille que la tienne ! Rien que des notaires, des médecins et des conseillers municipaux ! »

La gloire de sa famille consolait un peu Adolphe de l'opinion de ses proches sur lui-même.

La musique agissait sur lui comme sur la race canine. Mais une fois, dans un bruyant concert qui suivit un discours de Déroulède (où celui-ci, déclara Adolphe, avait bien prêché) il sut vaincre ses nerfs. Il endura courageusement cette tempête instrumentale. Cela lui valut pendant quelque temps une petite réputation d'héroïsme.

Son père lui dit un jour (beaucoup plus tard) : « Lamartine était tellement vaniteux que, dans les salons de la Restauration, il se faisait encenser comme un Dieu. Parfois il s'encensait lui-même en toute naïveté. »

Le lendemain, les camarades d'Adolphe apprirent de lui que, dans les salons de la Restauration, un encensoir, balancé par un enfant de chœur, exhalait ses parfums en l'honneur de Lamartine ; que parfois ce grand homme s'embaumait lui-

même d'un encens dont la fumée élevait jusqu'au lustre ses mystiques spirales.

Il dit à sa bonne : " Maria, recousez moi ce bouton, car il tombe en désuétude. "

Il fit sur Saint Martin — son illustre homonyme — un magnifique devoir de style dont voici les dernières lignes : " Du tranchant d'un glaive acéré, il coupa en deux son chaud manteau pour en donner la moitié au mendiant. Car, si ses sentiments n'étaient plus barbares, ses mœurs l'étaient encore. "

Monsieur le curé l'épouvantait. Car Maria lui avait dit que c'était le diable. Alors il fuyait au fond du jardin quand il le savait en visite. Inutile de l'appeler au salon. On l'y trainait de force, grinçant et hurlant. Et M. le curé n'osait pas, quoique naturellement complimenteur, le féliciter de sa gentillesse.

Aussi, quel supplice d'accompagner sa grand'-mère à la messe ! M. le curé était là-bas, devant l'autel, en train d'officier. Pour lui tourner le dos, Adolphe restait assis sur la petite chaise où s'agenouillent les dévotes. Mais il lui semblait que

M. le curé allait, dans le silence de la messe basse, l'interpeller ou le faire chasser de l'église par le suisse. Sa venette redoublait pendant le prône. L'éloquence sacrée lui parvenait en tintements confus où il croyait discerner des anathèmes à sa tenue scandaleuse. Il lui semblait que tous les fidèles avaient les yeux sur lui. Et il aurait bien voulu rentrer sous terre.

Tout de même, il aimait beaucoup le pain béni qui était une délicieuse brioche. Et comme il n'en obtenait sa part qu'à la condition de ne plus fuir M. le curé et de bien se tenir à l'église, la gourmandise finit par le reconcilier avec le clergé.

II

LES COTELETTES ET LE BOULANGISME

> Il n'y a pas à dire, M. l'abbé,
> c'étaient des zigs.
>
> GYP.

La malignité des choses voulait qu'arrivant de voyage, son père le trouvât presque toujours au lit avec de l'eau sédative sur le front parce qu'il avait la migraine.

Quoiqu'il eût mal, Adolphe se frottait les joues aux côtelettes paternelles, et riait. Mais une fois, il fût bien déçu. Il n'y avait plus de barbe sur la figure de son père, ni au menton. Elle était supprimée par coquetterie, parce qu'elle s'argentait. Jamais elle ne reparut depuis lors. Adolphe la regretta beaucoup. Mais il eut un dédommagement. Son père imagina de l'embrasser sur les oreilles et feignit de vouloir les lui mordre. Les dents se faisaient sentir, laissaient craindre un peu de s'enfoncer. Et Adolphe s'étouffait de rire.

Et le lendemain, après déjeûner, dans le jardin, Adolphe guéri fit une longue promenade avec son père qui, le plus simplement possible, lui

expliqua en quoi consistait le boulangisme, dont tous les esprits étaient alors occupés. Mais encore qu'appropriés à l'intelligence qui les recevait, ces explications furent mal comprises. Adolphe ne s'enthousiasma pas même pour le cheval noir. Le salut du parlementarisme ne le toucha point du tout. Et puis, en écoutant son père lui parler de BOULANGER, il songeait, malgré lui, beaucoup plus à un four où cuisaient des galettes dorées qu'à un général qui, sur un cheval noir, voulait renverser la république.

III

MADEMOISELLE CHARLOTTE JAMBON

> Le petit enfant, quoique supérieur à l'homme, est déjà un homme.
>
> JULES LEMAITRE.

Adolphe Martin montra à sept ans beaucoup de goût pour Mademoiselle Charlotte Jambon qui courait sur son seizième printemps avec la gracile agilité d'une adolescence abondante en charmes et pleine de promesses. Certes elle avait encore les doigts un peu rouges et la taille assez mal rythmée. Mais sa chevelure était digne de Mélisande ! Et ses yeux auraient mérité les honneurs d'une ballade parnassienne.

Et puis, quelle vie délicieuse on menait dans la maison habitée par Mademoiselle Charlotte et ses parents !

Toujours des collations ! des chansonnettes ! des proverbes avec de jolis costumes !

Constamment on était au piano. Et il y avait des cotillons. Et l'on déballait aussi des caisses arrivées par le train et contenant, envoyées de Paris, d'immenses glaces toutes dorées qui, par miracle, n'étaient pas brisées.

Il y avait également, dans le salon, sur de hautes échelles, des peintres roucoulant de jolies romances (ah ! si jolies !) et dessinant aux murs des fleurs dont ils prenaient l'inspiration, pensait Adolphe, au fond de leur cervelle.

Mademoiselle Charlotte était l'inspiratrice et l'âme de toute cette joie épandue. Auprès d'elle, et dans le tourbillon des plaisirs qu'elle imaginait, combien semblaient courts à Adolphe, et délicieux, ses jours de congé ! Et il ne se plaignait pas qu'elle fût moqueuse ; car ses fréquentes railleries, bien loin de le vexer, lui étaient chères, venant d'une bouche où luisait un écrin rayonnant de dents rieuses.

Un jour, cependant, elle le chagrina.

Ayant, dans un débordement d'exubérance enfantine, cassé tous ses jouets, il venait de recevoir une série de semonces à la suite desquelles, passé le premier moment de dépit, il avait formé l'honorable projet de ne pas récidiver. Il s'était promis de conserver désormais ses polichinelles toute sa vie pour les léguer intacts à ses descendants, de n'y toucher que du bout des doigts, avec d'infinies précautions.

Puis il avait couru annoncer cette admirable résolution à Mademoiselle Jambon.

Celle-ci ne put, dans sa frivole adolescence, concevoir la sincérité contrite et le zèle méritoire d'une âme de sept ans. Ses yeux rayonnèrent d'une joie moqueuse qui, pour la première fois, déplut à Adolphe. Le spectacle d'une telle splendeur physique unie à une telle misère morale le consterna autant qu'il le ravit.

Cependant il se laissa conduire jusqu'au fond du jardin où se promenait un grand jeune homme brun auquel Mademoiselle Charlotte dit avec une joie affectueuse : " Cher ami, je vous présente mon fidèle amoureux. "

Puis elle rit et le grand jeune homme brun rit aussi.

Adolphe vit que, tous les deux, ils se moquaient de lui, mais que Mademoiselle Jambon ne se moquait pas du grand jeune homme brun. Parce que cette jolie personne lui plaisait, il trouvait à ses perpétuelles moqueries une grâce qui les lui rendait presque aimables. Pourtant, à ce moment là, ce qu'il ne put lui pardonner, c'est que, si railleuse avec lui, elle ne le fût pas avec le grand jeune homme brun ; qu'au lieu de lui lancer la fléchette toujours en réserve à la pointe de sa langue, elle fît, au contraire, de ce nouveau venu, son complice en ironie pour railler ensemble l'ami de vieille date qu'était Adolphe Martin.

D'ailleurs, ils ne s'occupèrent plus du tout de lui et se mirent à beaucoup s'occuper d'eux. Ils se promenaient en causant à mi-voix d'un ton intime et confidentiel. Pour la première fois, Adolphe ne voyait pas, en regardant Mademoiselle Charlotte, de moue narquoise qui brisât la ligne pure de sa bouche ni d'étincelles railleuses dont fussent incendiées ses magiques prunelles.

Ils parlaient musique, bals, romans et toilettes : Sujets qu'Adolphe trouva très élevés parce qu'il les comprenait mal.

Il sentait qu'il n'existait plus pour eux, même à l'état peu glorieux de petit garçon dont on se moque.

Alors, avec une amère sagesse, il s'en prit de cette disgrâce à sa blouse puérile, à son grand col, à ses gestes pointus, à sa voix mal accordée. Il envia le grand jeune homme brun dont l'épingle de cravate, la barbiche aimable, la gesticulation arrondie et la parole étoffée avaient désarmé l'ironie endémique de Mademoiselle Charlotte.

Il lui envia aussi de pouvoir rouler une cigarette en disant : " Mon Dieu, oui, Mademoiselle, je fume. Ce n'est pas un grand plaisir. Mais, ça distrait ".

Mademoiselle Jambon dut admirer cette ré-

flexion, car elle sourit d'aise en l'écoutant. Ce qui fit saccager par Adolphe, d'une semelle rageuse, un parterre de fleurs. Mais on n'y prit pas garde. Il essaya de se consoler en songeant : " Moi aussi, un jour, j'aurai vingt ans. Je pourrai alors, à mon tour, rouler des cigarettes, offrir mon bras aux demoiselles en leur disant d'une voix chantante de jolis mots dont me remerciera leur tendre sourire ".

Mais il pensa aussitôt : " Hélas ! cette revanche n'est pas pour demain ! Et puis, à vingt ans, on est terriblement avancé dans la vie ! Et, d'être vieux, c'est sans doute très honorable, mais ça n'est pas bien gai ".

Ainsi songeait Adolphe quand il vit Mademoiselle Jambon profiter de ce qu'elle appuyait son bras sur celui du grand jeune homme brun pour mouler sur lui presque toute sa fine gracilité un peu déhanchée.

Alors il cria dans un sanglot étouffé : " Je le dirai que vous ne voulez causer qu'avec celui-là, que vous vous êtes appuyée sur lui parce qu'il est grand ! "

Tout ce qu'il y avait de violence déchaînée au cœur d'Adolphe, s'était épanché là. Un instinct très sûr avait, à son insu, guidé sa colère ingénue. Le son de cette voix enfantine opéra un prodige.

Instantanément Mademoiselle Charlotte quitta le bras du grand jeune homme brun. Adolphe eut d'elle un regard sérieux et des paroles sans railleries. Rassemblant tous les sortilèges de ses yeux, de sa voix, de ses gestes, elle lui dit qu'elle regrettait de l'avoir chagriné, qu'il s'était mépris, qu'on aurait volontiers causé avec lui s'il en avait exprimé le désir.

Ebloui, il ne savait que lui répondre. Alors, elle le crut hésitant au seuil de sa menace. Pour qu'il achève de l'oublier, elle lui promit de le conduire à cinq heures du soir au bazar de la Grand' Rue, chez Madame Cuirasse, afin d'acheter le jouet qui lui plairait.

Là-dessus, il fut aussi heureux qu'on peut l'être.

Pendant un petit moment il n'envia plus personne au monde. Il rentra chez lui annoncer sans retard à sa bonne que Mademoiselle Jambon allait lui faire un cadeau, lui acheter un jouet qu'il garderait, selon sa récente résolution, au moins toute sa vie.

Dès lors, le grand jeune homme brun avait cessé d'exister pour Adolphe qui ne le revit plus jamais.

IV

MONSIEUR ET MADAME CUIRASSE

Il est plus qu'ivre, il est ivrogne.
VICTOR HUGO.

Madame Cuirasse était directrice du bazar de la Grand'Rue, à côté du salon de coiffure Charpatel, en face du magasin de confection Laupital. La tête de cire qu'on voyait dans la vitrine de Charpatel et le mannequin qui arborait avec élégance un costume complet de 39 fr. 95 à la porte du magasin Laupital, inspirèrent à Adolphe Martin, auquel n'était pas encore connu le musée Grévin, ses deux premiers émois artistiques.

Mais Madame Cuirasse éveillait en lui, à défaut de sensation d'art, la plus poignante curiosité. Toutes les fois que, dans la Grand' Rue, il passait devant le bazar dont elle était directrice, il ne pouvait s'empêcher, le cœur battant, de donner un furtif coup d'œil à sa silhouette ratatinée.

Cette dame, toujours immobile derrière sa porte, avait une ingrate physionomie qui ne recevait de deux yeux ternes qu'une pâle lueur de veilleuse.

Mais ce visage exigu, informe, dans la pénombre, ouvrit au cœur d'Adolphe la porte du mystére et de l'effroi. C'est qu'avec des balbutiements émus il lisait sur cette face inexpressive une confuse et tragique aventure.

Pendant longtemps, il avait su regarder sans trouble M. Cuirasse, bel homme, plein de majesté, debout derrière la porte du bazar, à côté de sa femme chétive et laide.

Mais, un soir, à la veillée, les yeux tout ensablés, il crut que l'oncle Georges peignait M. Cuirasse sous les traits d'un dangereux ivrogne. Il en fut navré, stupéfait, épouvanté. Sa nuit abonda en cauchemars. Qu'un Monsieur si beau, si majesueux, si respectable, pût être pareil à ces hommes en blouse qui titubent hideusement, le dimanche soir, au sortir du cabaret, c'est ce dont Adolphe éprouva la plus indéfinissable tristesse unie à la plus mystérieuse angoisse.

Dès lors, hanté d'une vision de fantôme, il ne passa plus qu'avec un affreux battement de cœur devant le bazar dont il détournait fixement les yeux. Un jour, cependant, il eut le courage de les diriger vers cette porte sinistre. Il n'y vit pas Monsieur Cuirasse et il lui sembla que Madame Cuirasse était en deuil. Il lui trouva aussi une

figure de veuve. Il ne songea pas qu'il était difficile à ce visage grisâtre de respirer la joie tant ses prunelles étaient ternes et sa bouche peu riante. Aussi crut-il avoir fait une lugubre découverte. Il pensa qu'un soir Monsieur Cuirasse, ivre-mort, s'était brisé le crâne en tombant sur un pavé, ou que sa femme l'avait tué pour ne plus vivre avec un ivrogne, ou qu'il était dans une maison de fous parce que l'ivrognerie l'avait conduit à la folie.

Toutes ces conjectures menaient, dans son cerveau, une ronde d'affreuses images.

Ce qui, par la suite, fortifia ses craintes lugubres, c'est qu'il ne vit plus jamais reparaître Monsieur Cuirasse derrière la porte du bazar où se tenait à présent, toute seule et pleine de redoutable inconnu, son humble petite femme.

Mais il continuait à ne pas interroger ceux qui auraient pu dissiper ces fantômes dans sa tête légère. La crainte d'être ridicule et de se faire peur à lui-même en formulant une question tout haut scella sa bouche.

Le soulagement ne lui vint qu'un an plus tard quand il apprit, en écoutant une conversation pleine de sourires et de réticences, que M. Cuirasse n'était pas mort, mais avait seulement aban-

donné sa triste compagne pour suivre à Paris la jolie couturière madame Téron.

Alors il osa demander s'il était vrai que monsieur Cuirasse fût un ivrogne. Cette question fit craindre qu'il n'eût été subitement frappé de folie.

Son père lui répondit : " Où as-tu pris cette bêtise ? " Il se contenta de dire : " Je croyais."

Dès lors, il put respirer librement en passant devant le bazar de la Grand'Rue. Même il loua mentalement M. Cuirasse d'avoir cessé de vivre en compagnie d'une vieille dame aussi peu plaisante que sa femme. Mais il songea : " Cet homme sera bien gênant dans l'atelier de couture où les demoiselles n'oseront plus, lui présent, faire les essayages."

Car il prêtait généreusement aux clientes de Madame Téron sa propre modestie qui était telle qu'il n'osait se deshabiller devant ses cousines.

V

LE MOULIN A POIVRE

> Il lui semblait que les hommes étaient des grains dans la cuvette d'un moulin.
>
> ANATOLE FRANCE. (Le Lys rouge).

Mais le jour où il vint, avec Mademoiselle Charlotte Jambon, au bazar de la Grand'Rue pour y choisir un jouet, il ignorait encore que Monsieur Cuirasse avait suivi à Paris Madame Téron la jolie couturière.

Aussi se trouvait-il, au sujet de M. Cuirasse, dans le plein de son énigmatique effroi.

Au moment où Mademoiselle Charlotte lui avait fait sa promesse, l'excès de sa joie lui avait masqué tout ce qui n'était pas et la douce prometteuse et l'idée du jouet promis sur lequel il se donnerait l'avantage moral de ne pas exercer le droit de détruire.

C'est pourquoi le grand jeune homme brun avait instantanément quitté sa vie pour jamais. Et

quoique l'achat du jouet dût avoir lieu au bazar de la Grand'Rue, il n'avait pas songé à trembler.

Mais au bout de quelques minutes il se rappela que le bazar de la Grand'Rue était dirigé par Madame Cuirasse. Dès lors, il ne songea plus à la promesse de Charlotte qu'avec effroi. A cinq heures, au coup de sonnette de Mademoiselle Jambon venant le chercher, il tressaillit. Mais il ne la fit pas attendre et partit avec elle, oppressé d'angoisse, dilaté de joie, plein d'espoir et d'appréhension.

Au bout d'un instant, ayant réfléchi qu'on pourrait avoir un jouet sans l'acheter chez Madame Cuirasse, il conseilla à Charlotte de ne pas aller au bazar de la Grand'Rue. Il allégua qu'en fait de jouets on n'y trouvait rien de bien.

En principe, Mademoiselle Charlotte ne tenait pas à ce bazar plus qu'à un autre. Mais, puisqu'Adolphe la dissuadait d'y aller, ce goût de le contrarier, qui assaisonnait sa grâce adolescente et coulait dans le sang riche de ses veines, lui suggéra que le bazar de Madame Cuirasse était le seul où l'on pût acheter un jouet sérieux. Elle dit à Adolphe que, nulle part ailleurs, on n'en trouverait d'agréable. Et cela, sincèrement, car, sa malice envers Adolphe étant une seconde nature, elle était malicieuse en parfaite innocence.

Alors, perdant toute prudence, il laissa voir son désespoir d'aller chez Madame Cuirasse et, de la sorte, inspira à Charlotte l'envie irrésistible de l'y conduire.

Elle lui dit avec l'inquiétude secrète de le voir renoncer au jouet promis : " Nous irons chez Madame Cuirasse ou bien nous n'irons nulle part ".

S'il avait été mieux armé dans la lutte pour la vie, il aurait répondu : " Nous irons autre part que chez Madame Cuirasse ou bien je dirai que vous donniez le bras au grand jeune homme brun ".

Mais il avait généreusement oublié sa menace, dont il ignorait d'ailleurs la portée.

Aussi céda-t-il.

Il la suivit chez Madame Cuirasse avec la chair de poule. Il était tellement ému qu'une fois franchie la porte redoutable du bazar, il ne se donna pas la joie d'admirer l'antithèse que formait, avec la jeune splendeur de Mademoiselle Jambon, le physique indigent et desséché de la pauvre dame à qui son mari, homme de goût, avait préféré la jolie couturière Madame Téron.

Il ne voulut même pas regarder l'étalage modique de jouets entre lesquels il devait fixer

son choix. Il déclara simplement d'une voix blanche : " Je veux un moulin à poivre ".

Alors Madame Cuirasse grimaça d'une joie maigre et Mademoiselle Jambon eut le fou rire.

Prières, moqueries, menaces — rien ne put modifier la détermination bien arrêtée d'Adolphe. Il répéta obstinément qu'il voulait un moulin à poivre.

VI

HISTOIRE D'UN TUNNEL, D'UNE CORSETIÈRE ET D'UN CHAUFFEUR

"Notre-dame du Sleeping Car."
MAURICE BARRÈS.

Adolphe fut toujours troublé par la gare. Un jour que, tenant la main de son père, il y attendait le train — la locomotive du convoi parut, à la courbe du viaduc, avec une brusquerie qui l'impressionna.

Ajoutez qu'un voyage en chemin de fer était pour lui un enchantement et une féerie. Or il rêvait souvent qu'il ne pouvait pas monter dans le train parce qu'il se sentait les semelles clouées au quai de la gare. C'était le pire de ses cauchemars familiers.

Une fois, il avait vu (non plus dans son sommeil) charger sur un fourgon le cercueil du chauffeur qui, la veille, était tombé de sa machine en manœuvre.

Une autre fois, le rapide "brûla" la gare sous ses yeux émerveillés. Le sol tressaillit, les vitres

tremblèrent, un tourbillon de débris volants fit cortège au dernier wagon. Quel bel ouragan ! Il n'avait fait aucun dégât, mais Adolphe en eut le cœur ravagé.

Pour augmenter le pathétique de cette scène si émouvante, un timbre électrique accompagna, de son grelot d'alarme, le passage du monstre.

Tout cela résonnait encore tragiquement aux oreilles d'Adolphe quand le train de 8 h. 23 surgit — à 8 h. 23 précises — derrière la courbe du viaduc.

Dès lors, cette petite gare lui parut immense parce qu'elle était le théâtre de la force la plus magnifique unie à la plus minutieuse ponctualité.

Joignez qu'à trois kilomètres de là, vers Paris, il y avait le tunnel de Vernon qui, sans être aussi long que celui du St. Gothard, l'était encore assez pour qu'Adolphe ne le traversât jamais sans dépouiller la superbe de l'esprit fort, ni balbutier de confuses prières. (Etait-ce pressentiment ? — Douze ans plus tard, une catastrophe horrible mit en miettes, tout près du tunnel de Vernon, la plupart des voyageurs de l'express du soir).

Par contre, Adolphe ne prit jamais au sérieux le chemin de fer sur route que l'on construisait pour relier cette sous-préfecture au chef-lieu du dépar-

tement. C'est d'un œil ironique qu'il en suivit les travaux. Cette voie étroite le fit sourire. Ce petit train lui parut un gros jouet.

Comme on était pressé de s'en servir, on inaugura la ligne avant que la gare ne fût construite. De sorte que, pendant plusieurs mois, il y eut un point terminus au milieu de la route déserte, à un kilomètre de la maison la plus proche, sans aucun local, même provisoire. Chaque jour, à midi, le petit train arrivait là ; puis à cinq heures, il retournait — à reculons — au chef-lieu d'où il était venu, pour en revenir le lendemain. Et ainsi de suite. Les voyageurs gagnaient à pied la sous-préfecture. Tout le personnel du train allait déjeûner. On abandonnait donc en pleine solitude la machine avec ses trois wagons.

N'était-ce pas imprudent — songeait Adolphe — de les laisser là sans surveillance, toute l'après-midi ? — S'il prenait fantaisie à des gamins de jouer avec, au risque de les briser ?... ou à quelque mauvais plaisant de les remettre en marche vers le chef-lieu ?

C'est pourquoi il se constitua le gardien de ce train à l'abandon. Il vint le surveiller assez régulièrement ; mais comme il n'y avait pas de banc sur la route, il s'installait dans le wagon de première,

jusqu'à l'heure où il était prudent de déguerpir pour éviter M. Beauregard. Ainsi se nommait le chauffeur. Laid et farouche, il revenait mettre vers quatre heures sa machine sous pression ; et, s'il avait découvert Adolphe dans le wagon de première, je gage qu'il aurait fort mal récompensé un si beau zèle.

Un jour, l'alerte fut vive. Adolphe avait été rôder autour de la locomotive. Elle l'intimidait peu. Il se familiarisa avec elle au point d'être tenté de monter dessus. La tentation devint vite irrésistible. Déjà, il avait mis sa semelle sur le marchepied quand il aperçut (o terreur !) la silhouette de Beauregard au tournant de la route.

Terrassé par l'effroi, il faillit tomber à la renverse. Sa tentative ne fut (heureusement !) point aperçue, car Beauregard qui avait pourtant le mauvais œil ne lui lança pas l'œillade sinistre qu'il redoutait.

Mais un autre jour Adolphe trouva fermé le compartiment où il avait l'habitude de passer son après-midi. Comme il essayait de l'ouvrir, il aperçut à la portière la tête sinistre de Beauregard à côté de la blonde frimousse d'une corsetière appelée Mademoiselle Rosa. En un clin d'œil le store fut baissé et Adolphe ne vit plus rien. A

compter de ce jour il estima que ses soins n'étaient plus nécessaires à un train surveillé par un chauffeur et une corsetière. Il estima aussi qu'il fallait que Mademoiselle Rosa fut bien négligente pour laisser ses corsets et bien téméraire pour s'enfermer avec un homme qui avait le mauvais œil.

VII

LE TRAIN DE 5 HEURES 29 MINUTES 36 SECONDES

" La Bête humaine.
EMILE ZOLA.

N'ayant plus d'emploi au train du farouche et galant Beauregard, il entra dans l'équipe acharnée à construire un chemin de fer au fond du jardin de M. Rofemer. Ils étaient là quatre travailleurs dont les journées s'employaient, sur trois mètres carrés, à l'édification des remblais et au percement des tunnels. Le chef de l'équipe, Jean Rofemer, qui en était le doyen, avait huit ans. Adolphe prit la bêche avec enthousiasme. C'est qu'il songeait déjà à l'inauguration de la ligne. Il aurait voulu tout de suite faire l'horaire et fixer le nombre des trains dans chaque sens. Par malheur, il s'aperçut vite que ses compagnons n'avaient pas le même souci. Pourvu qu'on remuât beaucoup de terre et qu'on rît très fort en s'administrant des coups de poings sonores, ils étaient satisfaits et faisaient gaiment honneur à la collation de Madame Rofemer.

Qu'une pluie d'orage ou que la charrette de Pierre, le domestique, culbutât les remblais, comblât les tunnels, ils s'en consolaient tout de suite. Ils paraissaient même ravis de recommencer les travaux sur de nouveaux plans.

Bref, Adolphe eut le regret de constater qu'on n'était pas sérieux. Aussi ne tarda-t-il point à douter beaucoup de l'avenir d'une ligne remise en de pareilles mains. Alors il quitta l'équipe Rofemer.

Mais il avait son idée fixe. Avec cela, on est bien fort, si l'on va jusqu'au bout.

Quoique la corne grillée lui incommodât le nez et qu'il eût peur des ruades de cheval, il franchit le seuil de Tricou, le charron maréchal-ferrant.

Il vint jusqu'à l'énorme soufflet de la forge qui lui embrasa la figure. Puis il s'exprima tant et si bien qu'il pût assister le lendemain au montage, sur quatre roues pleines, d'une caisse d'emballage transformée, par l'habile M. Tricou, en voiturette à deux places. Ceci serait un train. Rien de plus facile pour l'imagination d'Adolphe. Ce qui était moins aisé, c'était de payer M. Tricou.

Quoiqu'il eût travaillé — prétendait le charron maréchal-ferrant — au prix le plus doux, la somme paraissait énorme à Adolphe. Quarante sous ! Et

de s'être engagé, sans le dire à personne, dans cette dépense fantastique, il ressentait un malaise à peine voilé par la joie d'une idée à la veille de sa réalisation.

Certes, il avait beaucoup d'argent à la Caisse d'épargne, au moins douze à treize francs. Car il y versait sans faute toutes les pièces blanches reçues en cadeau. On le voyait, petit garçon sans ses parents, se joindre, après la messe, à la file bourdonnante et endimanchée des humbles qui, leur livret à la main, portaient leurs économies au receveur municipal. La première fois, ça l'avait épouvanté ; maintenant ça l'amusait et il attendait son tour en examinant avec un dégoût passionné l'horrible figure d'une femme sans nez qui se trouvait, chaque fois, à deux rangs derrière lui.

Donc il se savait bien en possession d'une fortune. Mais pouvait-on la retirer de la Caisse d'épargne ? Il soumit ses doutes au charron maréchal-ferrant. Celui-ci lui dit qu'il s'entendrait avec son père. C'était à demi rassurant. Adolphe s'en tira à bon compte. Car il n'essuya que de légers reproches et il les oublia vite dans la joie de dresser un horaire. Et quel horaire! Les minutes même y étaient fractionnées! Le train omnibus du matin accomplissait son trajet en huit minutes

trentes secondes! Il fallait à celui de l'après-midi, parce qu'il était *mixte*, douze minutes vingt-six secondes. En revanche, l'express du soir, brûlant trois gares (la maison du percepteur, celle du bottier et le milieu de la barrière), se contentait de six minutes. Le trajet comprenait le tour du calme chef-lieu, par la Grand'Rue, la rue de Paris, la rue Victor Hugo et la rue du Pont.

Y aurait-il une station devant le papetier Migel? Adolphe s'imaginait sans peine que toute la ville s'en préoccupait. Peut-être, les jours de neige, le train serait-il bloqué. Que faire en cas de force majeure ! Mais ce qui importait avant tout, c'était chaque jour l'exactitude jusque dans les secondes, rendue difficile par ce fait qu'Adolphe n'avait pas de montre. Sa bonne lui prêta la sienne. Le verre en était cassé. Mais elle assura néanmoins la ponctualité du service.

Il fallut aussi acheter un calepin d'un sou pour y inscrire le nom des voyageurs. Ceux-ci furent principalement les deux fillettes du brigadier de gendarmerie. Malgré leur quatre ans, elles avaient une mine aventureuse. Mais Adolphe leur conseilla de ne pas se risquer dans l'express du soir, pour lequel les excès de vitesse lui faisaient craindre de terribles catastrophes.

Ni la canicule, ni le froid, ni la pluie, ni même la neige ou le verglas (malgré les craintes d'Adolphe) n'interrompirent ce service exemplaire !

Pendant deux ans Adolphe brava le dédain moqueur de ses concitoyens et les remontrances railleuses de sa famille.

Une fois ou deux, il voulut s'entourer de collaborateurs. Mais on ne put s'entendre parce qu'il leur manquait au plus haut point le sentiment du devoir.

Cette organisation modèle durerait encore s'il n'avait pas fallu aller pensionnaire au lycée du chef-lieu de département. Car, après deux ans d'un service quotidien, l'ardeur d'Adolphe était croissante et sa voiturette demeurait inusable.

VIII

LE GUIGNOL DANS LE GRENIER

> Edwige : Voilà, je me dis que le grenier et ce qu'il contient s'appelle d'un seul nom " Les profondeurs da la mer ". Mais c'est si bête !
>
> Gregers : Ne dites pas cela.
>
> Edwige : Si puisque c'est tout simplement un grenier.
>
> Gregers : En êtes-vous bien certain ?
>
> (IBSEN, *Le Canard Sauvage*).

Cependant il avait failli, un jour, oublier l'heure du train à cause du trouble où le plongea cette phrase de Mademoiselle Charlotte Jambon : "Nous avons dans le grenier un petit théâtre de Guignol ".

Il avait déjà assisté à deux représentations de marionnettes sur la foire du Mail. En suite de quoi, dans plusieurs rêves, il s'était cru l'homme mystérieux qui, du fond des coulisses, donne aux personnages de ce théâtre enfantin le mouvement et la parole.

C'est qu'une admiration superstitieuse était demeurée en lui pour l'opérateur dont les doigts et la bouche invisibles animaient d'une vie héroïque,

amusante et subversive, Guignol et ses compagnons.

Aussi la phrase de Mademoiselle Jambon éveilla-t-elle en lui l'espoir de réaliser lui-même ce personnage étonnant. Quelle joie singulière il y trouverait ! Mais comment expliquer cela à Mademoiselle Charlotte ? Les mots manquaient, tellement c'était subtil et troublant.

Du moins elle comprit bien que le désir le plus pressant d'Adolphe était de monter au grenier.... Et, par miracle, elle ne le contraria pas. Elle lui promit que ce serait fait le lendemain. Mais ceci fut glissé dans un demi sourire dont il connaissait trop la sournoise ironie. C'est pourquoi il sentit un peu qu'il venait d'être mystifié. Il ne voulut pas en convenir envers lui-même. Aussi, pendant longtemps, rappela-t-il presque chaque jour sa merveilleuse promesse à Mademoiselle Jambon. Celle-ci en renvoyait, toutes les fois, l'exécution au lendemain, par une série de prétextes ingénieusement renouvelés et dont il était facilement la dupe parce que cela lui plaisait.

Mais ceux auxquels il en parlait se moquaient de lui. Alors il finit par n'en plus souffler mot à âme qui vive — même à Mademoiselle Charlotte, de peur qu'elle ne lui dévoilât un jour l'inanité de son espérance.

Finalement, je crois qu'il ne désira plus du tout voir ce Guignol promu dans son cœur à la dignité mystérieuse d'un Dieu caché et jadis inspirateur d'un fanatisme inquiet auquel avait succédé peu à peu un culte paisible et durable.

A compter de ce moment, soit que les preuves fussent devenues inutiles à sa foi vigoureuse, soit que peut-être il les sentît redoutables à sa religion fragile, Adolphe Martin ne demanda plus à Mademoiselle Charlotte Jambon la clef du grenier.

IX

MASSACRE DE JOUETS

Les petites marionnettes
Font, font, font
Trois petits tours
Et puis s'en vont.
(*Chanson de nourrice.*)

Ce Guignol chimérique fut, de tous les jouets d'Adolphe, celui auquel il dut le trouble le plus délicieux. Ses autres joujoux lui donnèrent un plaisir beaucoup moins vif parce qu'il ne s'y mêlait rien de mystérieux.

C'est surtout d'avance, en projets ou sur les catalogues, qu'ils l'enchantaient. Le premier moment de leur possession était aussi très doux, mais quelque peu gâté par le respect. Cependant la familiarité et l'indiscrétion à leur égard venaient vite. La satiété suivait de près. Alors les gestes trop brusques d'Adolphe signifiaient : " Je t'ai assez vu." C'était le début d'un carnage sans pitié. Toutes les bergeries, toutes les arches de Noé, tous les régiments y passaient. Mais certains jouets ont la vie dure. Beaucoup s'obstinaient à survivre aux outrages.

Le plus remarquable de tous à cet égard fut le cheval mécanique. Adolphe lui arracha sans peine la queue, la crinière et les oreilles. A coups de marteau, il l'aveugla, lui brisa les jambes et couvrit de plaies son poitrail pacifique. Alors il eut quelque pitié unie à pas mal de honte. Il sentit le besoin, pour continuer cet affreux massacre, de donner une excuse à sa conscience inquiète. Il songea que la chaîne de son cheval était un objet qu'il aurait plaisir à posséder isolément, que du moins il n'était pas déraisonnable d'en avoir envie. Alors, libéré de tout remords, il se remit au massacre avec une ardeur renouvelée.

Toutefois, il eut beau s'acharner, il ne put conquérir cette chaîne que, sourd, aveugle, écartelé, tout ulcéré, mais non éventré, le pauvre animal ne consentit pas à livrer à son jeune bourreau.

L'idéalisme auquel obéissait Adolphe en ravageant ses jouets ne fut pas compris de son oncle Georges qui ne daigna point absoudre cette spontanéité généreuse, cette impatience devant le " déjà vu ", ces involontaires mouvements d'un cœur tout neuf, cette brusquerie destructive où éclatait un tempérament que la vie n'avait pas encore émoussé.

X

MADAME RULLI

Ils sont étonnants, les hommes.
VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.
(*L'Eve future page* 8.)

C'était une personne douce et chimérique, de trente-cinq ans, qui faisait des chapeaux pour les dames de la ville. Beaucoup de ses clientes avaient une âme purement cancanière, ménagère et bigote. Le torchon, les potins et S[t] Antoine fermaient leur horizon.

Madame Rulli était leur inférieure puisqu'elle confectionnait leurs chapeaux. Mais sa candide imagination et son romanesque ingénu l'élevaient au niveau des petits enfants dont Jules Lemaître a dit qu'ils étaient plus près d'Homère que tel académicien médiocre. C'est pourquoi Adolphe Martin comprenait Madame Rulli et lui faisait plusieurs visites par jour. Il entrait chez elle sans cérémonie, la porte du magasin demeurant ouverte, sur la rue, de l'aube au crépuscule.

Ils s'entendaient à miracle. Comme elle n'avait jamais voyagé, il lui disait les merveilles pathétiques

du wagon et le sifflement déchirant des trains sous la voûte des grandes gares. Il lui contait aussi son initiation délicieuse et rude à la grammaire latine. Mais ils causaient surtout littérature. *Les Misérables* leur plaisait à tous deux. Ce qu'Adolphe en préférait, c'était Cosette chez les Thenardier. Madame Rulli aimait mieux la bénédiction de Monseigneur Myriel par le conventionnel à son lit de mort. Source de discussions toujours renaissantes où ils s'enfonçaient délicieusement.

Elle s'était engouée, comme la plupart de ses contemporains, du *Maître de Forges* qu'Adolphe ne connaissait pas, et dont elle lui vantait, avec une sincérité touchante, l'élégance du style et la force des caractères.

Sur Paris, ils étaient toujours d'accord. Ils pensaient que les habitants de cette ville lointaine et paradisiaque doivent mener une existence fabuleuse. Elle lui racontait qu'au témoignage des journaux, Sarah Bernhardt était une actrice qui se croyait chaque soir l'héroïne qu'elle incarnait ; à ce point qu'elle avait failli brûler pour de bon sur le bûcher où elle figurait Jeanne d'Arc, et qu'elle crachait le sang en jouant une poitrinaire d'un drôle de nom : La dame aux Camélias.

Madame Rulli aurait bien voulu voir le vaste

monde. Mais elle se savait destinée à l'ignorer toujours et s'y résignait. Adolphe se réjouissait d'avoir devant lui une vie toute grande ouverte sur l'infini.

XI

IL EST TROP LAID !

Les enfants consolent de tout
— excepté d'en avoir.
DUMAS FILS.

A huit ans, Adolphe voyait parfois M. Dibed et l'admirait fort. Ce substitut en congé était jaune et sec parce qu'il avait une gastrite et trop de bile. Mais ajoutons aussi qu'il avait de l'esprit, beaucoup d'esprit, ce qui est " La vraie joie, l'éternelle gaité, la divine enfance du cœur ", ainsi qu'il est dit dans la prière sur l'acropole.

Son intelligence était brillante. L'humeur noircissante que lui donnait son mauvais estomac s'exprimait tantôt en brèves boutades pleines de suc, tantôt en longues déductions dans lesquelles son pessimisme politique et moral avait des surenchérissements très gais.

Il excellait à deviner les difficiles rebus du *Monde Illustré* et son culte pour Musset n'avait rien d'affligeant, parce qu'il ne poussait pas le fanatisme jusqu'à s'extasier sur la qualité des rimes de l'auteur de *Rolla*.

Son esprit avait tout l'attrait d'un livre fin, plein d'imprévu délicat et d'allègre dégoût.

Parmi les platitudes prolixes, les niaiseries égratignantes et les néants vaniteux de cette petite sous-préfecture, l'intelligence de M. Dibed faisait l'heureux et bizarre effet d'une page de Jules Renard qu'on rencontrerait au milieu d'un livre de...... (trop de noms sollicitent ma plume).

Mais le revers de cette médaille artistique, l'épine de cette jolie fleur d'esprit, c'est que ce substitut en congé était maladroit dans l'art vulgaire — et si utile ! — de vivre. Son caractère se ressentait de sa gastrite, et ses proches se ressentaient de son caractère.

Il abondait en caprices de toilette et de nourriture difficiles à contenter, et dont le résultat se trouvait pitoyable, car son costume était le plus souvent burlesque et il lui restait presque toujours un arriéré de digestion qui lui jaunissait le teint et lui noircissait la philosophie. Tout le monde disait de lui : " C'est un original ". Mais cela signifiait pour les uns que son esprit était charmant, pour les autres que son caractère était exécrable.

Adolphe Martin songeait, lui, que ces deux modes d'originalité contribuaient ensemble au charme de M. Dibed. Car, selon son jugement

de huit ans, une humeur capricieuse et de lentes digestions ajoutaient à l'agrément d'une belle intelligence, et il lui semblait qu'un homme d'esprit l'était deux fois plus s'il s'habillait d'une façon singulière et s'il faisait usage d'eaux minérales.

Or, un soir, le percepteur avait réuni dans son bureau, pour examiner le dernier rebus du *Monde Illustré*, MM. Dibed et Jambon, l'oncle Georges, Adolphe Martin et son père. Ce soir là, M. Dibed était encore plus jaune que de coutume. On lui avait fait dans la journée un lavage d'estomac et il venait de raconter en termes comiques cette opération peu gaie.

Puis ces Messieurs avaient interrogé Adolphe sur son collège et ses camarades. Ils l'avaient fait parler et avaient ri de ses réponses, de sorte qu'il s'était grisé de mots et de vanité.

Quelques sèches observations de son père n'avaient pu lui rendre son sang-froid.

A neuf heures, l'oncle Georges lui dit : " Embrasse ces messieurs et nous allons rentrer nous coucher ".

Alors, de bon cœur, il fit le tour de ce petit cercle masculin et posa de solides baisers sur les

joues du percepteur et de M. Jambon. Il faillit dire à ce dernier qu'il aurait mieux aimé embrasser sa fille Charlotte. Mais si, dans son ivresse, il n'avait pas assez perdu pied pour mettre en cause une absente très chère, quand il fut en face de M. Dibed et qu'il vit ce teint jaune, ces joues osseuses, cette calotte sénile qui couvrait son crâne pointu, il oublia qu'il en admirait davantage le substitut en congé.

Dans un recul soudain, il murmura " Oh ! non ! pas celui-là ! il est trop laid ! "

Il était bien dégrisé avant d'avoir achevé cette courte énormité. Mais sa langue termina la phrase commencée. Un instant après, dans la rue, avec l'oncle Georges et son père, il marchait automatiquement, hébété d'avoir insulté un homme qu'il admirait de tout son cœur, attentif néanmoins à ne pas pleurer, quoiqu'il eût, sur la joue droite, la brûlure du soufflet paternel le plus vif qu'ait reçu sans une larme son enfance parfois giflée.

XII

MONSIEUR CHARBONAUD, PROFESSEUR D'ALLEMAND.

....Der, die, das...
EDMOND ROSTAND.
(*L'aiglon*).

Adolphe Martin commença à huit ans l'étude de l'allemand : Il était encore en neuvième et se débrouillait mal dans les principes de sa langue maternelle quand, un matin, le proviseur entra, serra la main de Mademoiselle Troufier (c'était le professeur), fit signe aux élèves de se rasseoir et leur dit : " Les cours de langues vivantes commencent demain. Il vous faudra donc, d'ici demain, opter entre l'anglais et l'allemand. "

Adolphe et ses camarades ne comprirent presque rien à ces deux phrases dites sans commentaires. Mais Mademoiselle Troufier leur expliqua, avec une douceur maternelle, ce que c'était qu'une langue vivante, ce que signifiait le mot " opter. "

Elle donna aux externes le conseil de consulter leurs parents sur ce choix. C'est ce que fit

Adolphe au déjeuner de famille qui suivit la classe. Il n'y eut pas d'hésitation : on déclara à l'unanimité qu'il devait apprendre l'allemand. Il était plus utile de le connaître — affirma son oncle — parce qu'une guerre avec l'Allemagne était plus probable qu'avec l'Angleterre et que la connaissance d'une langue étrangère servait surtout aux prisonniers pour comprendre les ordres ennemis et les exécuter afin de n'être pas fusillés comme insoumis.

D'ailleurs l'oncle Georges déclara qu'il apprendrait l'anglais à son neveu pendant les vacances. Ayant passé deux mois à Londres dans sa prime jeunesse, il prononçait " rivolveur " et " tonnel " et affirmait qu'avec une bonne grammaire il enseignerait fort bien à Adolphe la langue de Shakespeare.

*
* *

Donc, le lendemain, Adolphe Martin devint, avec huit de ses camarades, l'élève de M. Charbonaud.

Jusque là, il n'avait reçu que les enseignements de vieilles demoiselles. Pour la première fois, son professeur était un homme. Il en ressentit un viril orgueil qui lui rappela celui du matin glorieux de sa première culotte.

Enfin il lui parut charmant d'étudier dans un livre neuf, orné de gravures amusantes, et de découvrir un alphabet inconnu. Pendant quinze jours, il eut une ardeur qui inquiéta sa grand'mère. Une si vive passion n'épuiserait-elle pas un si *chétif drôle ?* Mais ce zèle excessif dura peu. La grammaire allemande et M. Charbonaud perdirent bien vite aux yeux d'Adolphe le charme puissant de la nouveauté. Alors il s'aperçut que cette étude réclamait, elle aussi, une chose désagréable : l'effort, et que son professeur de langue vivante n'était pas moelleux dans sa dédaigneuse froideur. Il en vint, au bout de quelques semaines, à regretter la vigilance maternelle et l'indulgente familiarité de Mademoiselle Troufier.

M. Charbonaud n'interrogeait pas ses élèves sur leur famille et ne leur donnait aucun conseil d'hygiène ou de morale. Il ne leur enseignait que l'allemand et avait toujours l'air de les narguer. Avec quelle douceur au cœur, Adolphe se retrouvait, après la classe de M. Charbonaud, à la table de famille !.. Avec quelle joyeuse et gourmande quiétude il regardait les pommes de terre *en robe de chambre* s'ébouler en farine sous sa fourchette ! Il y avait du givre sur les vitres, un feu clair dans la cheminée, de la tendresse sur les visages.

Les pommes de terre étaient un peu refroidies, car la classe d'allemand faisait arriver Adolphe quelques minutes en retard. Mais avec beaucoup de sel elles reprenaient toute leur saveur.



Un jour, le proviseur vint dire que la classe d'allemand n'aurait pas lieu pendant un mois par ce que Madame Charbonaud était morte. Adolphe Martin en ressentit au cœur un trouble où des espoirs chimériques et doux s'unissaient à une sorte de chagrin très précis.

Dans le premier instant ce fut, sinon sa paresse, du moins son goût de peu travailler, que contenta en lui ce congé inattendu. Surtout il se réjouit de ne pas revoir d'un mois M. Charbonaud dont la froideur le glaçait. Puis il songea qu'il en serait ainsi parce que cet homme avait perdu sa femme. Il avait vu parfois, à la musique militaire du Dimanche, madame Charbonaud au bras du professeur. Elle était blonde, d'une longue minceur et d'une grâce paisible. Il était convaincu que son mari la battait. Il aurait voulu lui en exprimer ses condoléances et aussi la prier d'user, si c'était possible, de son influence d'épouse pour incliner

M. Charbonaud à quelque douceur affectueuse envers ses élèves.

Maintenant qu'il la savait trépassée, il la tenait pour une victime de son mari. Et se considérant, lui aussi, comme tel, il rapprochait du sien le sort de cette pauvre dame, ce qui quintuplait l'intêret qu'il prenait à sa mort.

A présent, il se plongeait volontiers dans le demi sommeil d'une méditation qui était comme un rêve vague et chimérique. Les yeux mi-clos, il se représentait M. Charbonaud amolli de chagrin et troublé de remords. Il espérait que, le mois accompli, le professeur reviendrait faire sa classe avec la voix triste et les paupières rougies ; que le repentir et les larmes l'auraient rendu doux, paternel, indulgent.

Il songeait : " En l'apercevant, nos vieilles rancunes se noieront dans la commisération. Nous lèverons ensemble vers lui un regard de sympathie apitoyée. Il nous en remerciera d'un geste doux et las. Puis, éploré et confidentiel, il nous rapportera les dernières paroles prononcées par sa pauvre femme à son lit de mort, l'attitude des témoins de son agonie, la douleur ressentie par lui et dont jamais il ne sera consolé ; il nous dira si elle a beaucoup souffert avant de mourir, si elle a gardé

sa connaissance jusqu'à son dernier souffle. Puis des sanglots étoufferont sa voix. Et ce sera très doux. Un murmure de discret apitoiement s'élèvera de toutes nos bouches. Il nous en exprimera ses remerciements émus. Après quoi, l'enseignement de M. Charbonaud sera plein d'affectueuse aménité et de sollicitude familière. "

Ce rêve confus, Adolphe Martin s'en était bercé délicieusement, mais sans en rien dire ; car c'est trop difficile, à huit ans, d'exprimer ses rêveries les plus chères. Et puis, on se serait, pensait-il, moqué de lui. Et pourtant il espérait que ses camarades faisaient un songe analogue au sien.



Aussi quand il les vit, lors du retour de M. Charbonaud, envahir les bancs de la classe avec des cris, des rires, des ruades et des bousculades, il les jugea bien endurcis ou bien frivoles.

Cette joyeuse insouciance lui laissa craindre qu'ils ne fussent guère préparés à la scène d'attendrissement dont l'heure grave allait sonner. Espérons, se dit-il, que la solennité de cette circonstance les pénétrera soudain, à l'aspect de M. Charbonaud vêtu de noir, les cheveux blanchis, se soutenant

au bras d'un domestique jusqu'au pied de sa chaire.

A la vérité, quand, la tête haute, la démarche assurée, sans crêpe à son chapeau ni d'argent aux tempes, entra le professeur, un peu de calme se fit, mais pas assez vite pour qu'il ne lançât à la volée, avant de s'asseoir, deux ou trois punitions.

En quelques minutes, dans ce petit local plein d'encre et de craie, parmi ces huit grimauds ricaneurs et ce régent impassible, toutes les illusions chèrement caressées d'Adolphe s'envolèrent à tire d'aile.

Sans prologue de larmes, la classe commença ; et elle s'acheva sans intermède sentimental.

Avec un calme affreux, Monsieur Charbonaud écrivit au tableau une liste de mots qui exprimaient en allemand toutes les joies de la famille. Les élèves durent, l'un après l'autre, en faire la lecture et la traduction " à haute et intelligible voix ". Quand ce fut le tour d'Adolphe, il crut délicat d'omettre une trilogie particulièrement douloureuse à l'oreille d'un veuf : l'enfant, la mère, l'épouse. En récompense de sa délicatesse, on lui déclara qu'il était un âne bâté, ce dont la classe s'égaya bruyamment.

Alors, son désespoir fut infini. Tout sanglotant, il pensa : " je n'ai plus qu'à mourir ".

Et ce lui fut aussitôt une consolation de songer qu'en se tuant il irait rejoindre Madame Charbonaud, lui ouvrirait son cœur déchiré et goûterait avec elle la volupté des larmes.

Mais laisserait-il une lettre d'explication sur le bureau de son professeur ? Cette question le préoccupa jusqu'au soir. Quitter la vie silencieusement — à l'anglaise — lui paraissait plus beau, plus digne. Mais alors (et ce serait dommage) M. Charbonaud ne saurait jamais qu'il avait causé ce suicide.....

Au fait, comment se tuer ?.... Adolphe examina, avant de s'endormir, toutes les manières à lui connues. Aucune ne lui sourit. Et là-dessus il se souvint que les suicidés vont en enfer. Or l'âme si belle de Madame Charbonaud ne pouvait être qu'au séjour des élus. Dès lors, adieu la consolation de la revoir ! Inutile, par conséquent, de se tuer. Au contraire même, s'il voulait conserver quelque chance de la retrouver un jour. C'est sur cette pensée plus apaisée qu'il s'endormit.

Le lendemain, au réveil, l'aube laiteuse d'avril lui caressa les yeux. Et, se rappelant ses sinistres projets, il haussa les épaules. Car enfin, si M. Charbonaud était un monstre, il y avait quand même des choses bien agréables sur la terre : les

moqueries de Mademoiselle Jambon, les fraises au sucre, les chemins de fer etc. etc.

Grâce à ces douceurs, on pouvait attendre patiemment l'heure de rejoindre Madame Charbonaud dans le séjour des bienheureux. Là, du moins, elle était pour jamais à l'abri de son vilain mari — promis, lui, aux flammes des démons.

II

NOTES PRISES

QUINZE ANS PLUS TARD, PAR ADOLPHE MARTIN EN VOYAGE, AU THÉATRE ET DANS LES JARDINS.

I

EN MARGE DES GUIDES JOANNE ET BAEDEKER

A Jules Renard.

" J'aime les villes qui ne se couchent sur l'épaule de personne. "
Robert de Flers et Gaston Armand de Caillavet. (L'éventail.)

" O temps, suspens ton vol ! " Cette exclamation de l'amant d'Elvire est une de celles qui nous viennent le plus rarement aux lèvres. Presque tous les instants de la vie nous donnent le désir de l'instant suivant. Aujourd'hui nous fait aspirer à demain. Nous sommes les candidats impatients de l'avenir parce qu'en lui nous pressentons naïvement la revanche du " passé " confus et du douteux " présent. "

Oui, ce temps éternellement mobile, nous voudrions encore accélérer sa marche quand Elvire n'est pas dans nos bras. " Aujourd'hui " ne vaut pour nous que comme véhicule trop lent vers " demain. " Mais, toutefois, parce que la logique n'est pas notre lot, nous déplorons la brièveté de

nos années au même degré que la longueur de nos journées.

Notre désir serait que nos ans se puissent ajouter les uns aux autres sans former un total.

Nous sommes amoureux des jours qui vont s'enfuir, mais ennemis de la fuite des jours.

*
* *

Cette nostalgie de ce qui n'est pas encore — jointe au regret que ce qui a été puisse n'être plus — ne nous agite pas seulement dans le Temps. Elle nous agite aussi dans l'Espace. Nous lui devons le mépris d'ici, la curiosité de là-bas, la satiété du toit familial, le deuil de notre cœur qui s'est éloigné de la maison de famille. Et cela s'appelle le goût et le dégoût des voyages.

*
* *

Je voyage pour mon plaisir. Mais j'ai rarement trouvé du plaisir en voyage. J'aime la gare, le coup de sifflet de la machine, la variété animée des voyageurs, les premières trépidations du wagon. J'aime aussi, sur le quai du départ, les poignées de main amicales et la séparation d'avec mes intimes.

N'en concluez pas que mon amitié est de pacotille. C'est justement parce qu'elle se prodigue que parfois elle aspire aux trêves et s'en réjouit.

Mon amitié se livre à un petit nombre, mais avec une abondance et une plénitude qui la surmènent. Quoi d'étonnant à ce que parfois le repos lui soit doux ?

Délivrance de quitter ses amis et ses habitudes, joies bruyantes et puériles de rouler sur les plaques tournantes qui sonnent l'affranchissement d'un horizon trop connu : mes premières sensations de voyage sont très gaiement enfantines.

Mais une fois dissipés les premiers mirages du wagon, je redeviens un adulte difficile à contenter. Me voici hors de mes habitudes, à l'affût de l'inédit. Mes prunelles sont au guet d'images imprévues. Mon carnet de voyage attend sur ses feuillets vierges de subtiles notations. Mon âme aspire à un dépaysement voluptueux. Mon cœur s'irrite de si peu battre. Et déjà mon estomac proteste contre les hâtifs et sommaires repas des buffets.



Chercher du bonheur en voyage — quel leurre ! L'homme est une bonne bête que rend béat la

seule irréflexion, fruit de l'habitude. Or, le moindre voyage met sens dessus dessous toutes les habitudes du corps et de l'âme. De plus, il promet de la joie, c'est-à-dire dispose à être déçu. Il trouble l'eau clair du bonheur, lequel, à l'abri des ivresses décevantes, s'alimente de paisible indifférence et d'ambitions soigneusement évitées.



Si encore je pouvais voyager seul ! Mais impossible. Je suis persuadé, à la veille de partir, qu'il me faut un compagnon de route.

J'ai présent à la mémoire l'exemple de M. B... qui, pendant toute sa jeunesse, a dû, faute d'un camarade disposé à le suivre en Italie, laisser à l'état de projet le voyage à Rome dont il rêva et que, sans doute, il ne fera jamais. Il est peut-être assez dépourvu de philosophie pour regretter l'inaccomplissement de ce par quoi son rêve pur aurait été mué en vulgaire souvenir.

Pas plus idéaliste que M. B..., je ne crains jamais de dégrader mes projets de voyage en les exécutant. Mais, plus heureux que lui, je trouve toujours un compagnon de route.

Il s'appelle Dupont. Vous le connaissez bien. Qui ne connaît Dupont ?

Quelle joie — penserez-vous — de s'en aller avec Dupont, tous les deux libres, célibataires, n'ayant pas prononcé de vœux ni prêté de serments !

Hélas ! nous ne sommes pas encore partis que Dupont me pèse déjà beaucoup. Il me démontre l'avantage des billets circulaires. Il me rappelle que nous aurons affaire aux hôteliers. Il veut que nous entrions dans le Touring Club pour obtenir des réductions sur nos notes d'hôtel. Il veut que nous achetions chacun une canne ferrée pour gravir les cimes neigeuses et une pélerine en tissu des Vosges pour ne pas souffrir du froid dans les montagnes. Il veut que nous achetions un guide Joanne et Baedeker. Peu s'en faut qu'il ait voulu nous enrôler dans l'armée d'anglais qui remet ses destinées au pouvoir de l'agence Cook. Mais, sur ce point, je n'ai pas cédé. Il n'y a pas d'entente cordiale qui tienne. D'ailleurs ce n'est point en moi une question de patriotisme. On rencontre parfois des français dans les escouades conduites par l'agence Cook. Mais je veux voyager seul — avec Dupont, puisque je l'ai invité (ce dont je me repens déjà).

Dupont est ravi. Il affirme que nous allons engraisser. Et puis surtout, songez-y, nous allons

voir la nature ! Dupont l'appelle toujours galamment : *la belle nature.*

En outre, il prétend qu'en voyage on n'a pas besoin de porter de manchettes pour conserver l'estime de ses contemporains les plus huppés.

Une fois en route, Dupont mesure volontiers avec un chronomètre la vitesse du train. Mais il ne veut pas me dire comment il s'y prend. Ou bien il lit les cours de la Bourse dans les journaux qu'il a achetés à la gare. Mais, le plus souvent, il admire le paysage. Certes, il ne teinte pas ses adjectifs avec une palette d'impressioniste. En revanche, quel enthousiasme et quelle sincérité ! Je l'envie. Mais j'ai une moue de dédain. Le front dans les étoiles, j'appelle au bout de ma langue une épithète prétentieuse qui n'y vient pas. Ou, quand elle arrive, je n'ose plus l'articuler, ayant honte de ne la répéter qu'après Maurice Barrés.

* * *

O Dupont, je ne puis t'accabler de mon mépris, car ta supériorité m'écrase ! Je n'ai pas même la ressource de t'admirer. Mes principes littéraires s'y opposent. Du moins si je pouvais me passer de toi ! Mais il n'y faut pas songer. Jamais je n'aurai

l'énergie de te fuir. Et, d'ailleurs, avec ton sens pratique et ta belle humeur, tu m'es — encore qu'importun — tout à fait indispensable.

II

L'OPÉRETTE

> "Les Opérettes de Meilhac et Halevy sont parmi les joyaux de notre littérature dramatique."
>
> (Jules Lemaître, Impressions de théâtre, tome X.)

Les seuls livrets d'opéra qui relèvent de ce qu'on appelle la littérature française, ce ne sont certes pas ceux que commirent Scribe, Jules Barbier ou Michel Carré, et sur lesquels Meyerbeer, Halevy (l'oncle de Ludovic), Gounod ou Thomas écrivirent des partitions prétentieuses, aujourd'hui démodées, mais qui relèvent, parait-il, de la musique française ; ce sont uniquement, qu'on le veuille ou non, les livrets des opéras-bouffes de Meilhac et Halevy.

Oui, ces modestes livrets, qui inspirèrent à Offenbach une musique à laquelle les mélomanes grincheux et ennemis de leur plaisir refusent une place quelconque dans l'histoire musicale, sont

assurés (juste revanche !) d'une place très honorable dans la littérature dramatique.

Un grave universitaire tel que M. Lanson n'a pas craint de leur consacrer, dans son beau Manuel écrit à l'usage de l'enseignement, un paragraphe où l'éloge a de l'accent.

M. Henri Lavedan, successeur de Meilhac sous la Coupole, a écrit sur eux, dans son discours de réception à l'Académie, une page admirable de brio élégant et de grâce échevelée.

Le seul jour (à ma connaissance) où, dans son feuilleton du *Temps*, Sarcey ait un peu ressemblé à un poète lyrique, c'est celui où il a écrit, à propos du quadrille d'*Orphée aux Enfers*, la page qui commence par ces mots : " Vous l'entendez chanter à vos oreilles ? Est-ce qu'aux premiers sons de cet orchestre, il ne vous semble pas voir toute une Société se levant d'un bond et se ruant à la danse ? " On sentait que vraiment, ce jour-là, ce volumineux Sarcey, d'un bon sens d'ordinaire si peu imaginatif, d'une sagesse si peu ailée, avait sursauté, d'une légère ivresse lyrique, sur son confortable rond de cuir.

Lors d'une reprise de *La Belle Hélène* aux Variétés, il y a huit ans, M. René Doumic — ce sévère janséniste, alors intérimaire du feuilleton

des *Débats* — s'efforça, avec le même zèle intellectuel que s'il se fût agi d'un drame de Shakespeare, d'un conte de Voltaire ou d'un dialogue de Renan, de tirer au clair la philosophie subtile, de dévoiler le nihilisme élégant et impitoyable de cette joyeuse pochade.

Enfin, il y a trois semaines [1], quand ce même théâtre des Variétés inaugura en jouant *Barbe Bleue* la saison de " l'opérette française ", toute la presse du lendemain connut ce sentiment si rare, l'unanimité, pour proclamer *Barbe Bleue* d'un mot commode et éloquent : " chef-d'œuvre".

* * *

Vous voyez que les opéras-bouffes de Meilhac et Halevy ont l'estime des lettrés. Chose singulière, ils ne l'avaient pas à l'origine. Ils l'ont conquise peu à peu, tandis que, par une évolution inverse, les comédies des mêmes auteurs (y compris les plus célèbres, telles que *Froufrou* ou *La Petite Marquise)*, si bien accueillies à leurs créations, ont beaucoup décliné dans la faveur des critiques et du public. Elles ont pris en vieillissant un air de frivolité fanée. Au contraire, le temps en

[1] Ceci a été écrit en Octobre 1904.

s'écoulant à achevé d'épanouir l'arôme subtil et profond que recélaient, sous leurs apparences de farces sans prétention, les opéras-bouffes mis en musique par Offenbach.

***

Oui, ces livrets d'opérettes sont des œuvrettes solides et même des façons de petits chefs-d'œuvre. Outre qu'ils ont la grâce et la gaîté, la verve burlesque et la poésie tendre, l'esprit attique et l'esprit gaulois, l'esprit de situation et l'esprit des mots, le sourire discret de l'ironie et les contorsions violentes du fou rire, la griserie légère du champagne et l'extravagance de la folie gaie, — ce qui les préserve de se démoder, c'est qu'au fond ils reposent sur une philosophie et contiennent une morale.

***

Cette philosophie, c'est celle de l'ecclésiaste, tout simplement ; et cette morale, c'est la morale du plaisir. L'irrespect universel est l'âme de ces pièces légères. Elles respirent, sous leurs fredons joyeux, le mépris le plus sincère et le moins emphatique de tout ce que les hommes en société ont

coutume de vénérer. Ces dialogues et ces refrains, dont les calembours énormes et les coqs-à-l'âne innocents inspirent aux esprits non avertis une sécurité placide, aux cœurs simples un plaisir exempt de malice, dissimulent à peine sous leur bonace jovialité l'arsenal gracieux et meurtrier d'une ironie essentiellement subversive.

Cette ironie, du reste, ne contient, dans ses satires dissolvantes, aucune arrière pensée de reconstruction sociale. Nulle haine généreuse ne l'inspire. Elle n'est pas l'envers d'un humanitarisme " gobeur " et d'un crédit utopique à la bienfaisante " cité future ". Elle se résout, universelle et totalement négative, dans une " blague " désintéressée et qui se suffit à soi-même. Elle n'a qu'une passion : la moquerie joyeuse et appliquée à tout, et qui s'exerce aux dépens de toutes les institutions divines ou humaines, de tous les sentiments, de tous les principes, de toutes les fois, de tous les cultes dont, en pouffant de rire, elle se plait à dégonfler l'antique prestige. Dieu le Père et la Mythologie, l'antiquité païenne et le moyen-âge chrétien, l'armée, " la croix de ma mère " et le " sabre de mon père ", les courriers d'ambassade, les missions diplomatiques, la police, les courtisans, le droit divin, le suffrage universel, le don Juanisme

des poètes, la virginité, le mélodrame, le point d'honneur — et même les danses espagnoles et la grâce ardente des gitanes —, ai-je énuméré tous les sujets dont *La Belle Hélène*, *La Grande Duchesse*, *Les Brigands*, *Barbe bleue*, et *La Périchole* offrent la caricature énorme, la satire incessament alimentée d'une imagination bouffe inépuisable ?

* * *

Dans ce massacre joyeux de tous les respects traditionnels, il n'y a d'épargné qu'une chose : l'amour. Le " tyran des Dieux et des hommes " a trouvé grâce auprès de ces voluptueux anarchistes. Pour le peindre, leur ironie s'adoucit, s'affine et souvent désarme. En sa présence, de railleurs et bouffons, ils deviennent poètes. En sorte que des souffles ardents ou délicats de poésie sensuelle traversent souvent leurs bouffonneries railleuses et y symbolisent, parmi l'enfouissement sous le ridicule de toutes les perruques solennelles et de tous les principes austères, l'exaltation de la Beauté et la morale du plaisir.

* * *

La musique d'Offenbach se fait l'heureuse complice d'une telle philosophie. Aussi étrangère au sentiment du respect que l'ironie de Meilhac et Halevy, elle joint aux leurs son irréverence et sa gaîté. Elle souligne leurs lazzis, rythme leurs ricanements, ponctue leurs nazardes, anime de ses bouffons entrechats leurs chœurs burlesques, accompagne de ses trilles railleuses leurs impitoyables fléchettes. Admirablement mélodique et abondante en rythmes épileptiques, elle s'offre parfois les fantaisies les plus imprévues : des chœurs éternués, des sonorités orchestrales qui ressemblent à des cris, de délicates dissonnances qui se fondent dans la grâce capricante de l'ensemble. Bref, dans ces œuvres harmonieuses, la musique joint sa fantaisie imaginative, son audace heureuse et sa savante déraison à celle du livret. Elle y joint aussi sa poésie amoureuse. Parfois, en effet, elle a des velléités d'enthousiasme, et, cessant de railler et de grimacer, elle emploie toute sa fougue à se hausser vers le grand art. C'est que, comme dans le bel " évohé " d'*Orphée aux Enfers*, Bacchus l'inspire, ou bien, comme dans *La Belle Hélène*, elle clame l'hymne ardent des pleureuses d'Adonis : " Il nous faut de l'amour, n'en fût-il plus au monde ! " ; ou bien, plus souvent encore, elle

module, avec un soin délicat, une tendre romance ou un duo gracieux.



Ainsi comprise et exécutée, l'opérette est un genre bien spécial et qui ne le cède à aucun autre. Elle a son originalité propre et son irrésistible séduction. Mais, après la guerre de 1870, Meilhac, Halevy et Offenbach ont cessé de faire des opéras bouffes. Ce genre est passé aux mains d'industriels, parfois adroits, mais dépourvus de grâce philosophique et de forte maîtrise. En sorte que la bouffonnerie s'en est épaissie et vulgarisée. Elle s'est en même temps vidée de toute portée morale, de toute signification extrinsèque. La tendresse et le sensualisme de Meilhac et Halevy sont devenus romance niaise ou couplet grivois de café-concert.

La décadence de la musique a été moins rapide que celle du livret, principalement grâce à Charles Lecocq, charmant petit maître, aux mains de qui l'opéra-bouffe d'Offenbach est devenu un gentil " opéra-comique ".

Lecocq est loin d'avoir la verve bouffonne et la poésie sensuelle de l'auteur des *Brigands.* Mais il rachète ce manque par une science plus complète et par un soin plus délicat de l'harmonie. Ses

romances sont plus soignées, mieux fignolées ; ses chœurs sonnent avec plus de plénitude.

Moyennant qu'on en élaguât quelques gaités un peu épaisses, la *Fille de Madame Angot*, le *Petit Duc*, *la Petite Mariée* et quelques autres pièces de Lecocq pourraient figurer dans un bon rang au répertoire de l'opéra-comique.



De nos jours, l'opérette qui, depuis quelques années, semblait être dans le marasme, paraît vouloir renaître. Renaîtra-t-elle par André Messager ou par Claude Terrasse ? Le premier écrit indifféremment pour la théâtre des Bouffes-Parisiens ou pour le théâtre de l'Opéra Comique, dont il a été longtemps chef d'orchestre. Quand il fait jouer *Les Petites Michu* ou *Véronique* aux Bouffes-Parisiens, on s'accorde à trouver que ces opérettes sont de charmants opéras-comiques; — quand il fait jouer *La Basoche* à l'opéra-comique, tout le monde estime (sans oser le dire) que ce prétendu opéra-comique n'est qu'une opérette. C'est, en réalité, un Lecocq plus prétentieux et peut-être moins original. Ce qui lui manque, ce sont des livrets vraiment artistiques. En cela, il est moins servi que Claude Terrasse, auxquels MM. de Flers et Caillavet

confectionnent des opéras-bouffes dignes de ceux de Meilhac et Halevy.

Octobre 1904.

P. S. — Ces notes sur l'opérette n'ont pas la prétention d'être une étude. C'est pourquoi je me suis dispensé même de citer l'extraordinaire contemporain et rival d'Offenbach, l'auteur *du petit Faust* et de l'*Œil crevé*, le " compositeur toqué " Florimond Hervé ; ainsi que les nombreux émules de Charles Lecocq (Planquette, Audran, Varnay, Serpette, etc).

III

L'OPÉRA MODERNE

Mon ami Jacques ne sait pas fredonner " au clair de la lune ". Il ignore les éléments du solfège et n'est pas bien sûr de connaître la signification approximative d'une phrase qu'il a souvent prononcée avec un grand accent de conviction : " Un tel a une voix très étendue qui peut monter (ou descendre) jusqu'à telle note ".

* * *

Mais Jacques a la manie d'aller à l'opéra et même la prétention d'aimer la musique. Ce qu'il y a surtout de ridicule dans son cas, c'est qu'il lit assidûment la critique musicale et que sa prédilection est marquée pour la critique la plus technique. Celle de " la Revue des deux mondes " ne lui paraît pas assez savante. Il la comprend trop bien. Mais celle de Willy (les calembours exceptés) fait sa joie. Il goûte ces avalanches d'expressions dont il ignore le sens et il se délecte à ces analyses

minutieuses d'un art qui lui est inconnu. Tel un petit enfant savoure, pour leur mystérieuse étrangeté, certains mots qu'il ne comprend pas encore.



Naguère en province il a beaucoup entendu le vieux répertoire d'opéra et d'opéra-comique. A cause du plaisir pris par lui à *La Fille du Régiment* ou *Aux noces de Jeannette* dans un grand théâtre subventionné, il a cru qu'il aimait la musique. C'est pourquoi, une fois arrivé à Paris, il a couru aux Concerts Colonne et Lamoureux. Quelle déception ! Il n'a plus distingué aucun rythme dans ces confuses et longues polyphonies ; d'autres disent "symphonies". Seuls, les finales bruyants le réveillaient. Du reste, rendons lui cette justice : s'y étant ennuyé, il n'a pas essayé de dissimuler son ennui aux autres ou à lui-même, ni d'en faire porter la responsabilité à Wagner à Schumann ou à Berlioz. Il a simplement pensé et dit ceci :

" La grande musique d'orchestre m'ennuie parce que je ne sais pas l'apprécier. "

Et, après quatre ou cinq expériences malheureuses, il a cessé d'aller aux concerts Colonne et Lamoureux.



Il n'a été ni si modeste ni si simple quand il s'est agi des opéras de la nouvelle école. Il les a trouvés ennuyeux, incompréhensibles. Mais, cette fois, au lieu de dire : " C'est ma faute " et de n'y plus songer, il a dit : " l'école nouvelle fait fausse route ", et il prétend le prouver. Son ardeur étonne mon indifférence et amuse mon ironie. Il y a quelques jours, à propos du *Chérubin* de Massenet qu'il venait d'entendre avant la clôture annuelle de l'Opéra-Comique, il m'a dit ceci, sur le trottoir, avec force gestes et des étincelles de fièvre dans les yeux :

* * *

" Voilà Massenet lui-même (tu quoque !) corrompu (à son âge !) par notre époque ! Ce *Chérubin* auquel tous les journalistes ont trouvé tant de grâce enjouée et de savante allégresse, j'ose dire qu'il est insupportable, affreusement ennuyeux. Pourquoi ? parcequ'il ressemble, par la contexture, à tous les opéras d'aujourd'hui. Or, quoi de plus absurde, de plus inexistant, que l'opéra selon la formule contemporaine ?

" Certes l'opéra a toujours été le plus faux des genres. Cela tient à ce qu'il prétend mêler des éléments incombinables. En effet, la musique est

une chose ; la pièce de théâtre (drame ou comédie) est une autre chose. Vouloir les unir pour qu'en s'emboitant elles forment un tout harmonieux ; donner pour accompagnement à la voix humaine, si étendue qu'on la suppose, les cent voix de cuivre, de bois et de cordes qui composent un orchestre au complet ; prétendre intéresser le spectateur, même expert, à une " fable " dramatique ou comique dont il ne perçoit pas un traître mot ; prétendre l'intéresser non seulement au livret, mais à la partition, mais à la mise en scène, mais au chant, mais au jeu des interprêtes, mais aux notes de l'orchestre, et à tout cela ensemble, quoi de plus chimérique et de plus absurde ? Donc, l'opéra est un genre hybride, un genre archi-faux. Aussi bien l'opéra d'autrefois, du reste, que celui d'aujourd'hui. Mais...

*
* *

" Mais dans l'opéra d'autrefois il y avait des phrases musicales, des rythmes précis et inventés où s'exprimait l'inspiration d'un compositeur. Nés d'une âme, ces rythmes allaient à l'âme. Ils l'émouvaient. Ils caressaient l'ouïe et s'imprimaient dans la mémoire.

“ Certes, parfois, on abusait d’eux et, trop célèbres, ils subissaient l’offensante et vulgaire popularité de l’orgue de Barbarie.

“ Qu’importe ? Ces rythmes appelaient le chant. Les belles voix humaines modelaient sur eux leurs accents émouvants. Elles s’y déployaient dans la solidité de leur éclat, dans la délicatesse de leurs nuances, dans la douceur et la pureté de leur souple timbre. On entendait en elles vibrer une âme.

“ Personne, alors, n’aurait osé soutenir que la voix de l’homme n’était pas le plus bel instrument de musique. On n’avait pas encore imaginé de réduire son rôle à celui d’un simple complément orchestral. On croyait à juste titre que l’orchestre servait à accompagner le chant, et non point que le chant était un vulgaire appoint pour l’orchestre.

“ Alors, modeste et discret, l’orchestre savait parfois s’apaiser, même se taire. Il n’étouffait pas le chant sous ses clameurs énormes. Il n’enflait sa voix que dans l’ouverture, dans l’accompagnement des chœurs ou dans le tumulte pittoresque de certains finales.

“ Ajoute que si, comme je te l’ai dit, l’opéra fut toujours un genre faux, du moins s’employait-on naguère à pallier dans une certaine mesure cette irrémédiable fausseté.

" On avait bien senti que toutes les parties d'un poème dramatique n'appellent pas la musique et le chant ; qu'il se trouve nécessairement dans un livret d'opéra — au travers de la poésie (versifiée ou non) — des passages de prose, des exposés de faits, (ces transitions que Sainte-Beuve disait être prosaïques même dans Racine), auxquels ne devait pas collaborer la partition, sous peine, pour elle, de paraître un luxe inutile et de nuire à la compréhension de la " fable " par l'auditeur.

" Aussi, avait-on imaginé, dans l'ancien opéra, les récitatifs, et, dans l'ancien opéra-comique, les scènes parlées.

" Enfin, pour ceux qui n'aimaient pas la musique et qui, malgré dialogues et récitatifs, ne comprenaient rien au livret, restait une dernière ressource rarement décevante. Je veux parler du ballet. Il y avait toujours dans l'ancien opéra quelque grand divertissement chorégraphique, somptueux et pittoresque. L'art de la danse y tenait un peu trop, j'en conviens, de celui des grandes manœuvres et de l'acrobatie. Mais du moins on y admirait parfois des formes harmonieuses et de sveltes robustesses. Ce qui constituait, pour nos tristes prunelles accoutumées aux laideurs chétives et aux démarches empêtrées qu'on voit dans la

rue, une fête exquise, un bienfait inappréciable et trop rare. "

*
* *

" Tel était l'ancien opéra. Il avait ses ridicules, parbleu ! Mais que je l'aimais ! Cette excellente *Lucie de Lammermoor*, par exemple, je l'ai revue l'an dernier, à la gaîté lyrique, avec une joie pure ! Je ne cessais, ce soir là, de sourire de pitié que pour applaudir bien sincèrement (au lieu que je m'endors d'ennui à *Pelleas et Mélisande* ou *Ariane et Barbe Bleue*.) Parfois même, durant cette représentation, la moquerie et l'enthousiasme occupaient simultanément mon cœur où ils faisaient, du reste, très bon ménage. Comme cette grande machine un peu sangrenue est excellemment construite pour le triomphe constant du " bel canto " ! Mais quel parisien, à cette heure, se soucie du beau chant ? C'est là un art démodé que nul, à Paris, ne sait plus apprécier. Ceux qui admirent comme il faut le délicieux Clément sont des étrangers ou des provinciaux. Car, note-le bien, l'équivalent approximatif d'un ancien amateur du *théâtre italien*, on ne pourrait le retrouver aujourd'hui que parmi les assidus des scènes lyriques de Rouen, Lyon, Bordeaux, etc. En

musique, la province retarde, heureusement pour elle, au moins d'une génération sur Paris.

" Donc, en résumé....

* * *

Mais, à ce moment là, l'omnibus de mon quartier, grâce au ciel, vint à passer. Il m'épargna les conclusions de mon ami à qui je lançai un joyeux " pardon, au revoir " en escaladant l'impériale, lieu de délices où ce me fut doux de ne plus entendre les dissertations musicales d'un ignorant en musique.

IV

ESSAI SUR L'OISIVETÉ ET LA CIGARETTE

Les oisifs sont surtout à plaindre en ce qu'ils ignorent les joies du repos. Les malheureux n'ont pas une minute de répit. Leur énergie est toujours tendue à cette horrible préoccupation de " tuer le temps ". Il leur faut lutter sans trêve contre l'ennui profond que distillent, une à une, pour qui contemple leur lent écoulement, les secondes de la journée. Leur imagination est constamment en gésine d'une diversion qui puisse leur tromper l'impitoyable longueur du temps. Efforts stériles. Ils ont beau rester au lit le plus possible; augmenter autant qu'ils peuvent le nombre et la durée de leurs repas ; se forcer à d'interminables siestes ; multiplier et prolonger désespérément les stations chez leur coiffeur, leur chemisier, leur tailleur, absorber des bocks et tailler des bacs : il leur est impossible de s'affranchir tout à fait de l'invincible durée des minutes.

Leur cerveau jamais apaisé se repaît sans cesse de nouveaux rêves de plaisir, dont la réalisation

— quand ils peuvent les réaliser, — leur cause une profonde déception et engendre en eux une rapide satiété — et dont l'abus les plonge assez vite dans un irrémédiable gâtisme. Une fois gâteux, ils ont enfin du repos ! Ils ne désirent plus rien. Mais jusque-là, quelle vie de forçats ils ont menée !

Ah ! la dure, la cruelle corvée que celle d'être un oisif !... Pour les laborieux, ou même pour les hommes un peu occupés, l'inaction c'est le doux délassement, c'est l'oreiller de duvet avec l'orgueil du résultat atteint et la joie du labeur accompli. Mais, pour les oisifs, l'inaction c'est leur vie elle-même dans la continuité de sa souffrance, c'est le dur oreiller sur lequel, sans pouvoir s'en arracher, ils sont cruellement mordus par les dents de l'ennui, du mépris de soi-même et du dégout de tout.

Heureusement qu'ils ont la cigarette. La cigarette fut évidemment inventée pour eux. C'est une merveilleuse ressource contre l'oisiveté. Elle donne l'illusion d'être occupé sans être pourtant une occupation. Elle donne l'illusion du plaisir sans être le moins du monde un plaisir. Etrangère au labeur et à la volupté, elle constitue une menue distraction des doigts qui la roulent, des lèvres

qui la serrent, des narines qui en exhalent, avec un léger picotement, le nuage azuré, des yeux qui regardent monter et s'effilocher ce nuage. Ne causant ni peine ni plaisir, elle ne saurait donner de fatigue ni engendrer de satiété. En sorte que la distraction qu'elle procure peut être presque incessamment renouvelée. Aussi je crois que c'est grâce à elle que le nombre n'est pas plus grand des oisifs qui s'évadent par le suicide de leur bagne d'oisiveté.

V

LA RESURRECTION DES MORTS.

Ce soir-là, nous causions de rêves. Quelques uns d'entre-nous (malgré la présence des dames) en avaient conté de voluptueux. D'autres en avaient conté d'assez comiques. (Jacques notamment nous apprit que, la nuit précédente, il lui était poussé au bout du nez un saucisson de Lyon ; qu'appelés en consultation les médecins en avaient goûté des tranches et l'avaient déclaré de provenance authentique ; qu'amputé par eux à plusieurs reprises, cet appendice comestible et nasal s'obstinait toujours à renaître.)

La plupart d'entre-nous s'étaient efforcés de raconter en termes clairs des rêves incohérents où se mêlaient, dans un tohu-bohu déconcertant pour un esprit qui veille, les personnes, les lieux, les époques et les circonstances les moins préparés à se rencontrer.

L'un de nous qui s'était tû jusque là, mon ami

Paul, prit enfin la parole et nous dit : Pour moi, mes rêves sont toujours les mêmes. Chaque nuit, en dormant, je ressuscite les morts. Chaque nuit, je vois le regard d'yeux qui se sont éteints ; j'entends des " inflexions de voix chères qui se sont tues, " comme dit Verlaine.

Peut-être serez-vous tentés de croire que de tels rêves sont doux, trop doux puisqu'ils offrent l'illusion d'une divine aubaine, l'image fallacieuse d'une joie refusée à la pauvre humanité. Il n'en est rien. Ce sont des cauchemars. Certes, le prime éveil qui les suit est pénible, car, à l'éblouissement du jour reconquis, se mêle alors, durant un instant, l'effroi de la nuit persistante. Mais à peine cette pénombre équivoque est-elle dissipée que ce m'est une inexprimable délivrance de ne plus rêver. C'est que, voyez vous, ma raison ne demeure, dans le sommeil, ni assez lucide pour dissiper les revenants qui me hantent, ni assez obscurcie pour me laisser croire que ceux-là vivent encore dont je me rappelle nettement la mort.

Vous savez en effet que notre personnalité se dédouble en rêvant, qu'il y a une partie de nous-même qui reste un peu étrangère aux divagations où nous sommes en proie dans nos rêves et qui conserve, parmi ces obscures extravagances, une

lueur de sagesse et de clarté. Voici ce qui en résulte : les morts que ressuscite mon cauchemar, il les ressuscite imparfaitement. A peine les dépouille-t-il de leur suaire. Il me les montre avec des figures irréelles. Dans leurs prunelles mal ranimées je lis toute l'horreur du sépulcre. D'où les inexprimables angoisses de tels rêves.



Une de mes plus récentes résurrections a été celle de mon oncle Pierre. Voilà vingt ans qu'il est mort. Dans les dernières années de sa vie, quelques dévotes s'étaient avec le curé employées à le convertir. Non sans succès. Il avait repris peu à peu les pratiques de la religion abandonnées depuis l'enfance. Or, un jour, devant moi (j'avais sept ou huit ans), une de ses convertisseuses les plus zélées le félicitait de s'être confessé la veille.

Qui dira jamais d'où viennent aux jeunes cerveaux leurs idées extravagantes ? Je crus comprendre (n'ayant pas entendu qu'il s'agissait de confession) que, pour préparer mon oncle à la mort, on l'avait enfermé, la veille, dans un cercueil qui ensuite était demeuré, au millieu de l'église, exposé pendant plusieurs heures, parmi les cierges allumés.

Eh bien, il y a peu de temps, j'eus un rêve dans lequel je confondis ce catafalque, imaginé naguère par mon brumeux cerveau d'enfant, avec celui que, deux ans plus tard, j'avais de mes yeux vu, à l'enterrement de mon oncle. Alors mon oncle me réapparut, dans ce rêve, continuant avec sa convertisseuse l'entretien de naguère et recevant d'elle, une fois de plus, des félicitations pour avoir consenti à se préparer une mort chrétienne en séjournant la veille, au milieu de l'église, dans un cercueil, parmi des cierges allumés.

* * *

Plus récemment encore, j'ai ressuscité mon meilleur ami, celui que la mort a surpris, il y a trois ans, au détour insouciant et gai de sa vingt-et-unième année.

Celui-là, j'avais été long à l'ensevelir. Je veux dire que, pendant longtemps, je n'avais pas trouvé dans mon cerveau un lobe disposé à recevoir la conviction qu'il fût mort. Mais à peine ai-je enfin consenti à me convaincre de son éternel départ, que me voilà envahi par les cauchemars où je le ressuscite. Je le retrouve en dormant. Et je n'ose pas l'interroger. Dieu sait pourtant le nombre des questions qui me brûlent les lèvres (qu'a-t-il fait

pendant le temps que nous l'avons cru mort ? Fut-il enterré vif ? Est-il revenu de l'au-de-là ?)

Je me tais en sa présence parce que j'ai peur de réveiller en lui un horrible souvenir. Je le regarde en m'attendant à ce qu'il s'effondre en cendres... Je sens que sa survie n'est qu'un bref sursis...

La dernière nuit où je l'ai revu, il m'a paru évident que ce ne pouvait être lui, puisqu'il est sous la terre depuis trois ans. Mais j'ai compris que c'était son âme — comme on dit — qui renaissait dans une nouvelle enveloppe charnelle issue des mêmes auteurs que la première. J'ai compris qu'à ses parents était né un autre enfant qui avait immédiatement atteint sa vingtième année et dans lequel revivait " l'âme " de celui que je pleure avec eux. Pure métempsychose, comme vous voyez. A cela près, toutefois, que le nouveau corps de mon pauvre ami m'apparaissait identique au premier, quoique formé d'une matière renouvelée.

Vous avouerai-je que, depuis cette nuit là, je suis devenu métempsychosiste ? — Auparavant, le mot de " métempsychose " ne m'impressionnait pas plus que ceux dont sont étiquetés tant d'autres systèmes religieux ou métaphysiques dans lesquels la pauvre humanité étanche, au petit bonheur, la soif qui le dévore d'expliquer ses origines et sa

destinée. — Mais depuis mon dernier cauchemar cette religion démodée m'a conquis et me semble, de toutes celles qui organisent ingénument une survie de l'âme, la plus raisonnable, la moins extravagante si vous préférez. Pourquoi vouloir, en somme, qu'après la mort notre souffle quitte la planète Terre où demeure enfoui notre corps ? Pourquoi embarquer notre âme, affranchie de la guenille, dans un voyage chimérique à destination d'un séjour mystérieux que les dogmes les plus affirmatifs et les moins ennemis du ridicule se gardent bien de situer avec précision ; — et, d'autre part, l'imagination n'est-elle pas absurde, quoique charmante, qui transforme notre âme après la mort en un papillon volant perpétuellement à travers les astres sans se fixer jamais dans aucun ?

Non, voyez-vous, les hommes n'ont pas encore imaginé pour l'inconnaissable une explication consolante qui soit aussi plausible que la métempsychose. C'est ce qui m'est clairement apparu dans le cauchemar de l'autre nuit où j'ai ressuscité, suivant les lois de cette antique religion, le plus cher de mes amis.

VI

RAYONS DE MARS.

Le printemps est très suranné, un peu ridicule et tout à fait charmant.

Mais surtout, pensera-t-on, quel sujet rebattu !..

— Ce n'est pas l'avis de la nature. Elle traite ce sujet tous les ans (ou presque), et toujours, à peu près dans les mêmes termes ; et personne ne s'en plaint. Personne ne l'accuse de rabachage. Pourtant elle ne se met guère en frais d'originalité, la bonne nature. Elle fait servir tous les ans les mêmes décors. A quoi bon les renouveler, du reste, puisqu'ils sont éternellement neufs ?

C'est pourquoi elle badigeonne toujours du même vert tendre la pointe noire des branches ; elle bleuit toujours du même bleu candide son ciel calin ; elle éclaire toujours du même blond doré ses horizons élargis ; elle rosit toujours du même rose vif nos espoirs et nos rêves ; elle avive toujours du même éclat magique les bleus dont

nous mourons, comme dit Sully Prudhomme, parcequ'ils sont dans des prunelles.

*
* *

Jusqu'à sa vingt-deuxième année, Adolphe ne s'était jamais amusé à suivre dans son orageuse évolution la lente victoire du printemps sur l'hiver. Un beau matin de mai — quand le charme était opéré — il ouvrait les yeux, humait, écoutait avec émerveillement. Il jetait au vestiaire son pardessus, ses fourrures ; il sortait ses mains des poches et ses doigts des mitaines ; il imprimait à sa canne un moulinet joyeux et il se sentait tout disposé à aimer les cent mille vierges.

Mais son ravissement durait peu, car bientôt il était plongé dans l'étuve de Thermidor ; tant est devenu court le printemps que l'âge d'or a connu éternel.

*
* *

C'est pourquoi, cette année-là, plus attentif à ne laisser perdre aucune volupté, il avait, dans l'hiver finissant, épié, d'un zèle obstiné, les prémices de son vingt-deuxième printemps.

Dès la fin de Février, on avait pu le voir hanter jalousement le jardin du Luxembourg où il était (vainement d'ailleurs) à l'affût de la première

caresse apportée par l'air attiédi, du premier scintillement de la lumière avivée, du premier émoi de sève régénérée au cœur des êtres animés.

Et même, le sept mars, il alla épier au bois de Boulogne, qu'il ne connaissait pas, le furtif éveil printanier. Hélas ! bien furtif !

Une inquiétude le tourmentait en s'approchant de la grille du Bois. Il songeait : " Pourvu que ce soit un bois véritable ! Pourvu qu'en dépit des élégances mondaines et de la proximité du métropolitain, je puisse m'imaginer que le son du cor y paraît triste ! "

A peine la grille franchie, il fut rassuré. Il vit bien que les arbres n'étaient pas en carton et que les sous-bois n'étaient pas une toile peinte. Mais il ne vit pas plus le printemps mousser en vert sur les branches noires qu'il ne le sentit éclore en bleu dans son âme aride.

Il attendit jusqu'au 20 mars pour renouveler son expérience. Ce jour-là, il s'en fut au Luxembourg. C'était un dimanche. Des fillettes emplissaient de cris, de rires et d'ébats, sous l'œil vigilant de deux religieuses, l'allée centrale, pourtant assez morose. Adolphe s'assit sur un banc et récréa ses prunelles à suivre ces jeux enfantins. Et de lui-même, sans effort, un rapprochement se fit dans son cerveau

entre la saison de l'année et l'âge des joueuses qui étaient sous ses yeux. Elles avaient de quatorze à seize ans. Elles riaient, couraient, se poursuivaient et se bousculaient avec l'ardeur puérile d'enfants de dix ans. Leurs corsages étaient plats à demi, leurs mains à demi rouges; leurs robes descendaient au dessous du genou et avaient la malice équivoque de ne pas atteindre la cheville. Chez la plupart d'entre elles les yeux n'avaient nulle grâce proprement féminine, étaient de bons yeux sans profondeur, ouverts comme de banales portes cochères. Mais il y en avait pourtant une demi-douzaine dont Adolphe se demandait s'il lui convenait de fixer sur elles le regard calme et amusé qu'on accorde à un enfant joyeux ou le regard ému qu'appelle et mérite une jeune fille. En sorte que l'impression totale était hybride, équivoque et d'autant plus captivante — parfaitement en harmonie avec le décor du jardin ce jour là...



Car, encore engourdi de froid et assombri de brumes, le Luxembourg faisait un accueil cordial, mais guindé, aux tiédeurs discrètes et aux timides scintillements du printemps qui s'annonce. A peine sentait-on, à travers le demi sourire d'un éveil un

peu morose, éclore les grâces capiteuses dont Mai se revêt, chaque année, dans l'adolescence du jeune et riant été. Au cœur de l'hiver attardé, une tiède et frileuse caresse s'insinuait dont Adolphe remercia le ciel comme d'un bienfait charmant, longtemps attendu, et réservé à lui seul en ce qu'il réveillait les profondeurs dormantes de ses plus chères prédilections.



.... Nuances discrètes, sourires ambigus, grâces liliales, subtilités un peu décevantes, roueries candides, indécisions touchantes, alexandrins boiteux, presque obscurs et tout à fait charmeurs (ô pauvre Lélian !), mélodies confuses et berceuses, inflexions vocales légèrement voilées, gestes sobres et feutrés (ah ! fuyons les coulisses et la tribune politique !), phrases modérées, susceptibilités fines du cœur, adorables clairs-obscurs, tableaux amortis par le crépuscule (combien j'aime les musées visités, à trois heures du soir, en hiver, un peu avant la fermeture) teintes suggestives et estompées : le 20 mars de sa vingt-deuxième année, Adolphe assis sur un banc de Luxembourg sentit pour tout cela un goût très vif en dégustant le premier rayon du printemps, sous un ciel pâle, au regard d'adolescentes rieuses dont il craignait que le puéril sourire ne fût mortel.

MADEMOISELLE
DE MAYLAN

NOTICE SUR L'AUTEUR DE

MADEMOISELLE DE MAYLAN

A M. et madame E. Dupèriè.

L'auteur de ce petit roman, Alfred Dupérié[1], mort dans sa vingt-et-unième année, l'écrivit, bachelier de la veille, sous le doux ciel du Lot-et-Garonne, à dix-sept ans. C'est un âge où il est arrivé parfois — point souvent — qu'on fût déjà un grand mathématicien (Blaise Pascal ou Joseph Bertrand), un compositeur de génie (Mozart), même un poète admirable (Hugo ou Musset).

Mais je crois qu'il n'y eut jamais un romancier accompli de dix-sept ans, car, pour faire un bon roman, il faut une connaissance réelle de la vie et des hommes.

Aussi je reconnais volontiers que *Mademoiselle De Maylan* trahit un peu l'extrême jeunesse d'un

[1] Alfred Dupérié signait *Jean Laugnac* parce qu'il était né à Laugnac, commune du Lot-et-Garonne, le 12 Décembre 1882, et avait un amour profond pour sa petite patrie, (il est mort à Monflanquin, Lot-et-Garonne, le 19 Juillet 1902).

auteur à peine sorti du collège. Toutefois on voudra bien reconnaître que l'observation n'y manque pas absolument, et qu'il y a dans la mélancolie des dernières pages un pessimisme assez distingué. Je ne doute point aussi que les connaisseurs sachent se plaire au florilège des devises imprévues et charmantes dont s'orne l'en-tête des chapitres. Quant au style, je n'ose le louer ; car j'y ai mis la main (surtout dans la seconde partie), le manuscrit ayant été découvert à l'état de brouillon à peine relu par l'auteur.

*
* *

Alfred Dupérié était mon plus intime ami. Je n'ai pas connu de caractère plus simple ni d'esprit plus distingué.

Je voudrais le faire connaître un peu mieux que par ce petit roman dont la forme ne lui appartient pas entièrement et où il n'a pu mettre le meilleur de lui-même.

Que ne puis-je publier sa correspondance ! Elle le montrerait, peint de sa main, dans une série de portraits bien vivants. Car sa plume avait couru, au long de ses lettres, avec une verve où l'on ne sentait jamais l'essoufflement et une espièglerie qui respirait le plus délicat sentiment

de l'art. Sincères paradoxes, franchise ingénue, irrévérences et crudités savoureuses — tout cela avait jailli avec une spontanéité piquante, comme un fruit encore vert, un peu agaçant aux dents, un peu inquiétant à l'estomac, mais qui ranime l'appétit et qu'a détaché de sa branche, un peu avant la maturité, un capricieux coup de vent.

Ajoutez que, dans ces lettres exquises, se joignait, sans effort ni pédantisme, au brio d'un inventeur d'images, tout le sérieux, toute la mâle énergie d'un étudiant en médecine (il l'était alors) à qui ses maîtres avaient prédit un brillant avenir. Mais son père m'en voudra-t-il beaucoup si j'ose croire qu'en lui, un jour ou l'autre, le docteur, même éminent, eût été éclipsé par le porte-lauriers ?

Pour faire partager mon opinion sur mon pauvre ami, je ne puis que citer un certain nombre de vers écrits par lui de dix-huit ans jusqu'à sa mort. En dépit de quelques fautes de langue et de rythme — moins imputables à sa jeunesse qu'à l'influence du mallarmisme — les lecteurs de goût auront la joie et le regret de découvrir là un poète authentique, enlevé avant sa pleine réalisation.

*
* *

Voici d'abord une pièce dont le tour rappelle un peu Alfred de Musset.

SUR TROIS FIGURES QUI PASSÈRENT.

Vous vîntes dans la transparence du matin
    Claires comme des libellules,
Pieuses ; l'air fleurait bon la sauge et le thym
    Et balançait des campanules.

Vos pieds fins et jolis caressaient le gazon
    S'effrayant du lézard qui bouge,
Et vous vous promeniez en riant sans raison,
    Fraîches sous vos ombrelles rouges.

Et vous nous séduisiez, sans avoir l'air de rien,
    D'un sourire de vos visages,
Et vraiment vos robes ne tombaient pas très bien,
    Blanches avec de bleus ramages.

Et comme vous aviez un port fort peu mondain,
    Des façons de sauter très vives,
La démarche onduleuse et le rire argentin,
    Je vous crus simples et naïves.

Un jour, j'étais assis sur un banc près de vous,
    Vous frôlant sous l'étoffe fine,
Et regardant sortir des cols marins vos cous
    Où jouaient des mêches taquines.

Vos bras se voyaient sous la gaze ; je sentais
Les contours de votre chair chaude ;
Et sous la courbure de votre nuque était
Un reflet de poils fins qui rodent.

Je devinais exquis et suet votre corps
Comme un fruit qui tente les lèvres ;
Mon désir vous fit claires et splendides dès lors
Comme une figure de Sèvres.

Ainsi vous futes, tour à tour, toutes les trois
A l'horizon des calmes routes
Où s'en vont mes pensers qui chantent ; et ma voix
Au singulier s'adresse à toutes.

Mais qu'est-ce qui vous descendit de ce vitrail.
Où je vous divinisais presque ?
Le mensonge fleurit au vol d'un éventail
Sur la bouche miniaturesque.

Et j'aperçus vos faussetés comme des fils
Qu'auraient tendus des araignées
Entre les chênes et les pins au mois d'Avril
Sur les verdures éveillées.

Et mon esprit a pu s'éloigner dès ce jour
De votre beauté tentatrice ;
En vain vous essaierez dans mon rêve un retour,
Vous dont je fis des Béatrices ;

Vous aurez beau vous habiller selon mes vœux
Et faire votre corps servile,
Et même apprendre à vous arranger les cheveux
Chez les grands coiffeurs de la ville !

Oh ! très chères, vraiment les temps sont révolus
Où je croyais à votre feinte ;
Et dans mon rêve clair vous ne rentrerez plus,
Même en les transports de l'étreinte !

. . . .

Et pourtant vous m'avez amusé quelques mois,
Claires sous vos ombrelles rouges ;
Pourtant je vous revois encore dans les bois
Peureuses d'un lézard qui bouge.

Maintenant, pour changer de ton, voici une pièce plus grave.

DEMAIN !

(D'après une gravure anglaise.
The Studio 25 Juin 1901).

La femme est sans douceur et sans parfum la rose ;
Un air chargé d'ennui pèse dans la maison
Et ton cœur excédé de l'aujourd'hui morose,
Neurasthénique, guette aux lointains horizons.

Droite inflexiblement tombe une draperie.
La glace réfléchit d'identiques aspects,
Et, sous les bibelots dont pas un ne varie,
La cheminée en marbre a des airs circonspects.

Ta cigarette en s'achevant fait une brume;
Mais attiré, hanté soudain par l'irréel,
Ton œil caresse et suit des formes qu'il exhume
Du passé flamboyant au vitrail bleu du ciel.

Mais non ! ce n'est pas le passé ! C'est une femme.
L'espoir, le regret, le désir sont dans ses yeux.
Sa face est claire du rayonnement d'une âme.
Son vêtement est fait de rêves merveilleux.

Or, cette femme, c'est Demain. Et sa main pâle
Ouvre une porte en bois très vieux, d'un geste lent.
Elle arrive par un escalier en spirale ;
Et ton songe surpris l'aperçoit en tremblant.

Sa main blanche poussant la porte, elle s'attarde,
Elle semble étonnée et triste de venir,
Et, retournant au quart sa tête, elle regarde
Derrière elle tous les demains de l'avenir.

On voit stationner un moment sur la pierre
Sa robe qui retombe en velours somptueux;
Et derrière, devant des cierges, en prière
Un archevêque embrasse un crucifix pieux.

Oh ! très pâle est sa main sur le bois ; sa main blanche
A quelque chose de fatal sur l'huis ancien.
Ses doigts sont écartés, rendant sombre la planche,
Et la femme est toujours debout et ne dit rien.

Elle est très belle, elle est heureuse et prometteuse !
Sur sa gorge qu'enserre un corset de satin
Splendissent, en des plis d'étoffe merveilleuse,
Plus de perles que n'a de clarté le matin !

Et l'on voit au bas des degrés devant la porte
Une source où le vent courbe ses joncs légers.
Et d'une main, le bras se ployant, elle porte
Vers son visage un masque ironique et mauvais.

Elle le gardera dans le jour qui s'essore
Et ne le quittera qu'après avoir passé.
Auprès d'elle, un coq clair lance son chant d'aurore
Et sur l'herbe du bord son pied blanc s'est posé !

Et que dites-vous de cette petite "japonaiserie" ? Je ne prétends pas que ce soient des vers, mais c'est une fantaisie charmante.

Mon amie, il neige.
Si j'étais petit
Je tendrais des pièges
Aux oiseaux transis...

Mais je rêve
Pendant que tu te chauffes, riant à la braise,
Que si le monde était comme il devrait être,
Tu serais une petite Japonaise
Dans des temps morts.

Nous serions au Japon qui ne serait pas comme il est.
Il y aurait des fleurs qui ne se faneraient jamais,
Et dans les arbres chanteraient des oiseaux d'or
Et s'il neigeait la neige serait comme
Des pétales d'anémones,
Et tu la recueillerais
Dans de très belles coupes pour faire des sorbets.

Nous nous promènerions dans un grand jardin, selon
Les courbes merveilleuses d'allées pleines de lune,
Aux tons de vieilles porcelaines du Japon.
Il y aurait une passerelle en lianes brunes,
Et un cognassier où chanteraient des colombes
Et des arbres inconnus aux tiges blondes.

Je m'appellerais *To-ki-lo-ma-ru*,
Ton nom à toi voudrait dire " fleur d'amandier ".
Nous nous mentirions autant qu'ici, et tu
Aurais des yeux très longs, et tu aurais des pieds
Qui n'écraseraient pas une fleur de lotus
Et qui pourraient tenir tous les deux dans ma main.

Je ne serais pas étudiant mais mandarin —
Et aussi disciple de Confucius.

... Dans le même style, cette curieuse fantaisie :

A MES PETITS COUSINS,

BERNARD, JEAN ET MARIE.

I

Gosses, vous demandez que je joue avec vous...

Vous criez, vous vous accrochez à mes genoux,
Vous accrochez vos mains à mes mains, à mes poches ;
Vous avez une odeur de lait, des gestes gauches ;
Et, vous êtes jolis par ces choses, ô gosses !

II

Ah ! que ne suis-je encore à cet âge nouveau
Où j'allais dans les prés voir les grands bœufs qui broutent,
Où je faisais courir des cerceaux sur les routes,
Où, riant bonnement, je tuais les crapauds
Dont la flûte chantait le soir au long des haies,
Où je mettais des vers luisants sur mon chapeau.
Nous chantonnerions de vieux airs aux hannetons,
Et puis, nous irions à cheval sur des bâtons,
Nous monterions sur les arbres, à la campagne,

Et nous jouerions des jours entiers à cache-cache.—
Nous nous endormirions à la tombée des nuits !...

Gosses, je sens en moi, — comme quand on se baigne
En l'eau des ruisseaux bleus on se sent simplifié —
Parmi vos rires clairs, monter le beau rêve
De toute mon enfance folle qui se lève
Sur vos fronts, comme la lune sous les aubiers.

III

Dans le caveau profond où on la croyait morte,
Mon âme de jadis se lève réveillée,
Mais, ne pouvant tirer les verrous trop rouillés,
Me rechante ses chansons derrière la porte...

Et j'écoute !... Oh ! les airs très bleus et très jolis
Qu'elle chante, mais de plus loin, mais embellis,
Qu'elle chantait, qu'elle vivait, qu'elle riait...
Mais je ne puis ouvrir le vieil huis verrouillé !
C'est pourquoi je ne pourrai jouer avec vous,
O gosses qui vous accrochez à mes genoux.

Voici maintenant une pièce qui est tout à fait une de ses premières œuvres. Un petit périodique de Lille, " La Revue Contemporaine, " la publia le 25 novembre 1900 :

LES MADONES.

Aux villes de jadis et qui sont restées vieilles,
On voit, la nuit, au fond des rues noires, qui veillent,
Commémorations des choses d'autrefois,
Rêveuses, dans les murs silencieux, froids,
Auprès de flammes pâles, des vierges de bois.

Et, du respect tout plein mon cœur morne, je passe
Dans ces villes qui ont des ormeaux sur les places.
L'air est lourd du passé qui tombe des vieux murs ;
Les églises ont des tombeaux aux coins obscurs,
Et les cloches des sonneries de clairs azurs.

Et les vierges, en leur moyennageuses poses,
Regardent de leur sourire de vieilles choses...
Leurs pauvres corps un peu moisis, un peu cassés,
En les vieux murs que chaque année a plus tassés,
Symbolisent quelque chose qui s'est passé.

Parfois viennent et s'agenouillent devant elles,
La nuit, sous le tremblottement de leurs chandelles,
Très pitoyables, des larmoiements dans leurs tons,
De vieilles femmes qui s'appuient sur des bâtons,
Et, sous leurs sacs, le long des murs, vont à tâtons.

Leurs vieux cheveux tombant sur leurs vieilles oreilles,
Elles disent des litanies longues et vieilles.

Et l'on ne sait ce qu'il y a de plus ancien
De ces deux vieilles, celle en bois aux yeux éteints
On celle en chair, qui vers l'espoir tend ses deux mains.

Aux carrefours obscurs et vagues de ma vie,
Je mets une madone avec une bougie
Quand se met à briller quelque chose de clair ;
Et, pour avoir en lieu plus sûr ce qui m'est cher,
Je referme la niche avec un scel de fer,

Et vers mes madones viendront, comme les vieilles,
Avec des cheveux gris coulant sur leurs oreilles,
Se brisant les genoux aux cailloux du chemin,
Dire des litanies et se tordre les mains,
Mes rêveries très douloureuses de demain.

11 Septembre 1900.

En voici une autre — non moins belle avec plus de grâce — parue dans "l'Essai Littéraire" de Mars 1901 :

LA JEHANNE AU VERBE DE PAIX

I

Elle cherchait le bleu de son rêve joli
En l'irréalité des vitraux des églises,
En l'heure où, dans le soir qui lentement pâlit,
Les songes prennent corps emmi les choses grises,

Et dans le vol, au vol des colombes pareil,
Des cloches qui s'en vont aux collines rosées,
Lorsque dans l'aube claire apparaît le soleil,
Goutte à goutte, jeter la Prière en rosée.

En partant, en des clartés d'espoir, sans retard,
Vers le grand Rêve dont son âme était saisie,
Elle mit en sa voix et sur son étendard
La Foi naïve et la très sainte Poésie,

Lesquelles, comme on voit aux pétales des lys
Deux gouttes de rosée n'être qu'une étincelle,
Scintillaient sur sa tête, en la blancheur des plis,
Belles et s'unissant mystiquement en Elle.

II

Ainsi fit-elle de son verbe un diamant
Pur comme ciel et beau des larmes de la France,
Où s'irradiait et scintillait centuplement
Le fanal d'argent clair que porte l'Espérance.

Et sitôt que ce verbe se fut épanché,
Comme un vin merveilleux tombant d'un saint calice
Que Dieu lui-même aurait sur les hommes penché,
Tous les cœurs altérés burent avec délice.

Car ils avaient grand soif des paroles d'amour
Qui réveillent la force et font mourir la haine;
Et, depuis bien longtemps, ils attendaient le jour
Où ce vin-là viendrait diminuer leur peine.

Ils suivirent Jehanne d'un pas assuré,
Peuple tranquille et fort ayant cru voir en elle
L'ange de paix, venu des chemins azurés,
Qui protectricement les couvrait de son aile.

Or, Elle, se sentant un cœur prédestiné,
Marchait, au milieu des hommes, pensive et calme,
Et ne s'étonnait pas que tout fut incliné,
Devant son étendard flottant comme une palme,

Et parfois demandait au céleste conseil,
Dont les subtiles voix flottaient sur les collines,
Quand donc la douce Paix, — ô merveilleux soleil ! —
Emergerait du fond des tubes opalines.

Elle la voyait poindre en un triomphe d'or,
Mais elle ne savait, hélas ! que cette aurore
Serait faite des flammes issues de son corps,
Et qu'elle était le bel et divin météore.

III

Et vous, vous vous faisiez, en le château lointain,
Conter ces faits par les passants, ô Dame ancienne,
Et vous trouviez le sort sublime et surhumain
De la Victorieuse, en attendant que viennent,
En leur bec rose ayant le rameau d'olivier,
Les colombes de paix voler sur les sentiers.

(Extrait du Vitrail de la Dame Ancienne).

Enfin, pour terminer, cette exquise page en prose parue aussi dans " l'Essai Littéraire " de Juillet 1901 :

ESQUISSES ET PASTELS.

Matin.

Merveilleuse matinée de septembre ! Il me revenait des fraîcheurs anciennes en des vers de Musset. Je me promenais dans les bois de pins, dans les prairies. Le ciel avait ce bleu d'automne merveilleusement pur qui va pâlissant jusqu'aux horizons ; les moineaux sautaient dans l'herbe, à moitié cachés, cherchant des graines. Presque tous les oiseaux prenaient leur gazouillement d'hiver. Il montait des parfums exquis de feuilles mortes, un peu humides, mêlés aux aromes de la sauge et des fleurs d'arbousiers qui sentent le miel et autour desquelles bourdonnent les dernières abeilles. Auprès d'un étang, des canards étaient rêveurs.

Les tailleurs.

Le vent passe dans la quenouille d'un peuplier. Les buissons descendent sur la berge, s'accrochant les uns aux autres, jusqu'au ruisseau. Placide, celui-ci les réfléchit. Ailleurs, il court, rit, chante, saute ; ici, il est calme. Il découvre à peine les gros cailloux rouges, ferrugineux ; il ne bouge pas. Et, des deux côtés, des racines le pénètrent comme des vis.

Quelques feuilles de nénuphars surnagent.

L'eau est bleue, d'un bleu verdâtre, noir et gris, avec, par place, un peu d'azur.

A la surface sont les " tailleurs ". C'est ainsi que les pêcheurs à la ligne nomment les moustiques d'eau.

Les tailleurs se regardent face à face ; ils se fixent ; ils ne se perdent pas de vue. Ils avancent et reculent, allant tour à tour les uns vers les autres, comme les danseurs d'un quadrille. Lents, ils méditent des tactiques savantes.

Et, devant eux, ils agitent leurs longues pattes, telles que des ciseaux qui s'ouvrent et se referment.

Avec ces ciseaux, ils coupent sur l'eau le lambeau de ciel qui s'y mire.

Puis, un grand moment, ils se reposent.

La religieuse.

Une religieuse saute dans l'herbe. Je la saisis. Son corps est long, solide, souple, élégant, délicat. Les pattes qui la portent ressemblent à des épines d'acacia articulées. Les ailes se plient sur le dos et l'enveloppent comme une soie grise, très fine, austèrement.

On dirait une sauterelle qui aurait pris le voile et que le jeûne aurait émaciée.

J'aurais pu transcrire plusieurs autres pages qui valent celles-là. Mais il faut se borner. Et les quelques pièces mises sous les yeux du lecteur

auront suffi, je pense, à lui faire sentir ce je ne sais quoi d'indéfinissable et de mystérieux où se reconnait le don.

Les muses ont mélé leurs larmes à celles des amis sincères de ce poète véritable.

A. DE G.

Janvier 1909.

MADEMOISELLE DE MAYLAN.

I.

> Je ne sais si le temps, ce peintre prismatique,
> Sait rendre le lointain des ans plus poétique.
>
> EMILE GAUDEAU.

Il était environ six heures. Madame et Mademoiselle de Maylan, assises devant leur perron, sur des chaises de jardin, faisaient des ouvrages de couture absorbants et minutieux. Penchées sur le morceau d'étoffe que l'aiguille traversait d'un petit crissement, à peine se parlaient-elles de loin en loin pour dire des choses sues de longue date et répétées cent fois, ou bien pour se poser des questions que l'ordre régulier de leur vie ramenait identiquement chaque jour, aux mêmes heures.

Au dessus d'elles, deux marronniers entremêlaient leur feuillage lourd, aux verdures grillées. Et, de l'une des branches pendait, au bout d'un invisible fil, une boule en verre rapportée de Paris par M. de Maylan lors de son voyage à l'exposition.

Dans ce globe on voyait le jardin avec ses pelouses et ses bouquets d'arbres, son kiosque délabré, soutenu seulement par l'étreinte des

clématites et des glycines qui l'avaient enlacé.

Comme le vent balançait légèrement la boule de droite à gauche, ces images tremblaient.

Madame de Maylan abandonna son travail et se leva. Point surprise, sa fille la suivit des yeux tout en piquant d'une vive aiguille le tissu souple et parfois aussi ses doigts. Elle regardait sa mère verser sur les géraniums, les fuchsias, les hortensias (toutes ses fleurs : sa passion !) le contenu de deux grands arrosoirs.

Déjà le soleil était au ras des collines. A certains moments penchée sur ses corbeilles, le buste incliné, ou bien se relevant brusquement dans un sursaut de sa taille haute et vigoureuse, Madame de Maylan semblait, quoiqu'elle eût passé la cinquantaine, rayonner devant ce fond d'arbres empli des dorures du couchant.

Dans ce rayonnement Madeleine lisait la quiétude, l'insouciance heureuse où vivait sa mère, l'excellente femme ne se préoccupant du lendemain que pour ses semis.

Avant de se coucher des moineaux bavardaient dans les arbres. Quelques grelots tintaient sur la route proche. Dans les fermes les chiens aboyaient. La mère s'agitait toujours, son arrosoir à la main, et la fille cousait.

Parfois l'une ou l'autre jetait sur l'avenue ce regard qui guette l'arrivée de quelqu'un d'attendu.

Tout à coup, au tournant d'une allée, apparut, dans l'encadrement des arbres, la silhouette épaisse de M. de Maylan.

Radieux, l'air important, il était vêtu d'un veston marron et d'un pantalon dont la couleur indécise tirait sur le beige ; et il s'avançait avec, au coin des lèvres, une cigarette et un sourire.

— Ah ! te voilà ! nous t'attendions — cria Madame de Maylan sans lâcher ses arrosoirs.

— Bonjour, ma bonne !

Puis s'approchant de Madeleine :

— Et toi, fillette, tu ne dis rien ?

Et, selon sa vielle habitude, de la main droite il tapota l'oreille de sa fille tandis qu'il tambourinait, de la gauche, le dossier de sa chaise.

Madeleine lui dit, souriante :

— Je suis heureuse de vous revoir. Avez-vous recontré des personnes de connaissance à Nontrac ?

Mais il ne répondit pas, occupé qu'il était à calmer un grand chien brun en train de japper joyeusement autour de son maître dont il lécha les mains :

— Black ! Black ! assez ! assez ! Black ! doucement !

Puis, comme toujours, il admira sa boule argentée qui se balançait encore et fit remarquer qu'aux objets reverbérés le soleil couchant donnait une magnifique teinte cuivrée :

— On dirait un globe d'or !

Au bout d'un instant, il annonça que les Durval étaient arrivés la veille dans le pays pour y passer les vacances. Il avait rencontré à Nontrac, sur l'avenue de la République, Monsieur Durval père. Toute la famille viendrait probablement faire une visite. D'après le percepteur qui de sa fenêtre l'avait aperçue en voiture, Madame Durval avait énormément vieilli.

— Ça donnera du mouvement au pays, conclut-il.

Il entra dans la maison, disant qu'il allait " se mettre à l'aise ".

Madame de Maylan continua d'arroser ses fleurs, mais Madeleine ne cousait plus.

Ces Durval étaient des cousins vivant à Paris et au Hâvre et qu'on n'avait pas depuis longtemps revus dans le pays.

Pourtant leur nom venait de remettre sous le front de Mademoiselle de Maylan tout un morceau du passé, des choses enfouies dans les oubliettes de sa mémoire et dont le brusque ressouvenir la

fit rêver. Son pâle visage ne bougeait plus, figé dans un sourire dont on n'eût pu dire s'il était triste ou joyeux.

Il y avait, en elle, un ancien foyer que les ans avaient recouvert de leurs cendres. Une lueur mal éteinte était-elle sur le point de s'y rallumer ?

Elle se souvenait... Certes, tout cela était déjà lointain. Il fallait retourner dix ans en arrière. Mon Dieu ! Comme, en pleine jeunesse, on se sent vieillir !

Elle avait alors dix-huit ans. Son cousin Fernand en avait dix-neuf. Oh ! le mois délicieux de trouble intimité !

Candeurs ! timides audaces ! promenades à la nuit tombante, tous deux seuls, dans les courbes lentes des sentiers déjà jaunis de feuilles mortes, parmi l'attendrissement des roses du couchant !

Oh ! ces attentes dans l'obscurité, " entre chien et loup ", pleines de rêves et de soupirs !

Ou bien, perdus dans la pénombre du vieux salon, sur le divan aux teintes fanées, ils se frolaient les doigts, profondément émus par ce contact qui leur paraissait le dernier mot de l'audace.

Elle se souvenait... Elle revoyait ces scènes dans tous les détails. Et tout cela maintenant lui semblait exquis comme un frais paysage vu dans

le lointain, délicieusement humiliant aussi comme une demi-défaite dont la victime est heureuse.

Mais une servante — jeune brune coiffée d'un foulard crême qui, avant de retomber jusqu'à la taille en reflets soyeux, enroulait le chignon d'un petit nœud hardi et coquet — annonça que le dîner était servi et que Monsieur attendait ces dames.

Tout l'occident était rouge. Les moineaux ne piaillaient plus. Mais sur la route le tintinnabulement argentin des grelots se mêlait toujours au roulement des voitures. Au loin sonnait une cloche.

Madame de Maylan laissa ses fleurs à regret tandis que Madeleine eût un léger haussement d'épaules en se disant à elle-même dans cette conversation intérieure qui, chez certaines personnes, ne cesse presque jamais : " quels enfantillages ! ".

Et elle suivit sa mère comme si rien ne s'était passé au dedans d'elle.

II.

> Rien n'a changé ; les glaces seules
> Sont tristes d'avoir recueilli
> Le visage un peu plus vieilli
> Des mélancoliques aïeules.
>
> GEORGES RODENBACH.

On rentrait en causant par groupes échelonnés, — les dames soufflant sous leurs ombrelles, fatiguées de cette course dans les vignes que M. de Maylan avait absolument tenu à faire visiter à ses vieux amis.

— Hein ! disait-il, vous vous souvenez ? Quand vous avez quitté Nontrac, tout était rongé par le phylloxera. Et maintenant avouez que c'est superbe ! Eh bien, ce sont les porte-greffes américains qui ont fait ce prodige !

Ils s'arrêtaient en causant, comme font les familiers de la flanerie ; et de temps à autre les deux dames, qui avaient aussi beaucoup de vieux souvenirs à remuer avec délice, s'asseyaient à l'ombre en de courtes stations pour attendre leurs maris attardés, tandis que les jeunes gens marchaient, sans arrêt, mais très lentement.

Dans les trois groupes, les conversations étaient

bien différentes ! A vrai dire, aucun de ces parents réunis soudain après une séparation de dix ans ne montrait l'effusion à laquelle on aurait pu s'attendre. Mais toutefois certains avaient repris leurs causeries anciennes tout simplement, comme si elles eussent été interrompues de la veille.

Ainsi M. de Maylan, déplorant la baisse des blés, en rendait responsable le gouvernement et il exaltait les traités de commerce de l'Empire. Aussitôt M. Durval, républicain depuis 71 et qui servait le régime démocratique selon ses moyens dans l'administration des domaines et du timbre, lui donnait habilement la réplique, un sourire fin dans sa barbe blanchissante. Et tous deux redescendaient dans leur lice coutumière, se livrant les mêmes combats que naguère, refaisant les mêmes comparaisons entre les hommes des deux époques.

Pareillement, Madame Durval et Madame de Maylan égrenaient le chapelet de noms des anciennes intimités. Seulement, Madame Durval au lieu de dire : " Louise Maffre a fait telle chose... Jeanne de Mole m'a appris... " adoptait maintenant la forme interrogative : " Que sont devenus les Maffre ?... Voyez-vous souvent Jeanne de Mole ? etc. " Et Madame de Maylan, heureuse de répéter ces choses en se faisant l'initiatrice de son amie,

entreprenait le récit de tout ce qui, depuis dix ans, s'était passé dans la région.

Par contre, Fernand et Madeleine échangaient presque les formules banales des demi inconnus se rencontrant par hasard dans une commune visite.

— Alors, vous ne faites qu'une apparition dans le pays ?

— Une simple apparition ! Que voulez-vous ? On est emporté par la vie ! Mes études sont finies. Je vais m'installer comme médecin au Hâvre. Le nom de mon père qui y est déjà connu me vaudra une clientèle.

— Mais vous viendrez ici pendant les vacances ?

— Ça dépendra des circonstances. A parler franchement, je ne l'espère pas. On ne peut guère quitter ses malades quand on débute parcequ'alors ils le rendent... Ils quittent leur médecin.

Elle sourit ; et lui aussi sourit un peu, gai de jeunesse — quoique déjà réfléchi dans tous ses actes et méfiant de ceux des autres.

Mais certes ils ne reprenaient pas, eux, le ton de leurs anciens colloques. L'atmosphère dans laquelle ils avaient vécu ensemble était trop spéciale pour qu'ils pussent sitôt la retrouver.

On arriva à la maison et l'on pénétra dans le vieux salon toujours pareil, avec ses meubles

anciens — comme s'il eut été quitté la veille par les Durval — au moment où le coucou aux accents connus sortait de sa caisse en bois sculpté pour chanter cinq heures.

Aussitôt Madame Durval parla du départ. Mais M. de Maylan, qui se lançait sur " la merveilleuse administration d'Haussmann " et Madame qui racontait à " sa chère Antoinette " l'aventure de la petite Casson, un des derniers scandales du pays, protestèrent à hauts cris.

Les Casson étaient une de ces familles de la petite bourgeoisie de Nontrac qui voulaient — oh ! brebis noires ! — élever leurs têtes dans le troupeau aristocratique.

Aussi l'histoire avait-elle fait beaucoup de bruit. C'est pour l'entendre que Madame Durval consentit à rester, car elle était née de Rigal.

On entra donc et l'on s'assit. Soit hasard, soit force de l'habitude, Fernand et Madeleine se retrouvèrent sur leur ancien divan fané, aux roses paleurs d'azalées. Entre les contre-vents mi-clos filtrait une demi lueur d'où venait à la pièce une physionomie plus crépusculaire. Tous deux hésitèrent.

Leurs pensées s'étaient rencontrées dans le souvenir des mêmes heures. Mais leurs lèvres se turent.

Bientôt la conversation devint générale.

Les Durval admirèrent les objets qui leur avaient été familiers : les tableaux d'ancètres, et les gravures du XVIIIe siècle, bergers et bergères, appendus aux murs, les deux œufs d'autruche se faisant vis-à-vis sur la cheminée et ornant la pendule arrêtée, l'image symbolique très fine de la Renommée debout sur une sphère et enfourchant une trompette.

Ils étaient heureux de retrouver, dans ce coin, tant d'autrefois qui, sans bouger, sans changer d'une ligne, les avait attendus.

Mais l'heure avançait et l'on se sépara avec — sauf de la part des jeunes gens qui ne purent sortir de leur raideur même pour la poignée de main du départ — des attendrissements et des promesses de visites prochaines.

Un dernier " au revoir " lancé de leur voiture par les Durval, on ne les entendit plus. Les de Maylan les regardèrent s'en aller entre les peupliers de l'avenue.

Puis, quand ils eurent cessé de les voir, vint le moment d'échanger leurs impressions sur les visiteurs.

— Toujours les mêmes ! dit Madame.

— Oh ! oui ! Toujours les mêmes ! surtout lui ! répéta Monsieur.

— Surtout elle ! contesta Madame. Et toi, qu'en penses-tu ? interrogea-t-elle en se tournant vers sa fille. Tu rêves ?

Madeleine hésita, puis acquiesça d'un geste et d'un mot avec mollesse :

“ Oui, peut-être ! ils sont comme autrefois ”.

Mais sa pensée resta en elle, informulée, qui était :

“ Nous avons moins changé qu'eux ”.

III

Au clair calme de lune, triste et beau.
PAUL VERLAINE.

Le soir, quand elle fut seule dans sa chambre, ses parents couchés, un impérieux besoin de rester éveillée la saisit.

Demi-dévêtue, elle éteignit sa lampe, ouvrit les volets et accouda ses bras nus sur la pierre froide de la fenêtre.

La lune sortait des arbres. Dans la campagne pleine de lumière moite et très claire apparaissaient, ça et là, les maisons comme des cailloux blancs. Sur les proches bouleaux, les rayons en s'irrisant laissaient des scintillements lustrés à la cime des feuilles tremblantes. Et plus loin se déroulait, vision indécise,le panorama des champs: blés ondulants dont blanchissaient les ors, les prés, les vignes, les bois, les vallées disparaissaient et les collines semblaient s'élever sur un seul plan jusqu'aux horizons, bleus confins du monde stellaire.

Elle regarda. Des idées passèrent en elle —

étrange théorie d'ombres troubles et de lueurs vacillantes. A des aperçus sur sa situation présente se mêlaient de vagues et rêveuses aspirations.

Elle eut une songerie comme elle n'en retrouvait dans son passé qu'aux soirs déjà lointains. De même que la nuit nous révèle avec ses mille petits bruits d'êtres insoupçonnés — infatigables travailleurs noctambules — un monde plus intime; de même elle tire souvent au grand jour les sentiments enfouis — cloportes ou termites — dans les sous-sols de l'esprit ou du cœur.

Madeleine revit sa jeunesse insoucieuse et riante et fit, pour ainsi dire, son bilan sentimental. Elle se ressouvint de ses vingt ans, époque d'illusions et de beaux projets, où elle comptait bien sur l'arrivée prochaine de l'époux idéal. Puis par parcelles ses illusions étaient tombées, avec ses exigences.

Un moment vint où elle l'eût pris semblable aux autres, bourgeois à son aise et brave homme.

Mais il n'était pas venu. Et comme beaucoup de jeunes filles elle avait, non sans douleur intime ni poignant regret, vu passer les années qui lui emportaient chacune un morceau d'espoir.

A mesure que grossisait l'addition de l'âge, elle avait éprouvé un amer plaisir un peu raffiné

à trouver naïve la jeune fille qu'elle était la veille et à se dire que ce n'était pas ses 30.000 francs de dot qui pouvaient lui attirer des adorateurs.

Maintenant elle avait vingt-neuf ans — limite extrême de cette période où la femme s'épanouit et offre son maximum de “ féminilité ”. Elle s'étiolerait dans un célibat sans joie. Elle ne connaîtrait même pas cette fraîcheur relative que donne encore après la trentaine l'atmosphère de la vie conjugale.

Soudain une étoile, très lentement, traversa le ciel.

Madeleine, les bras levés, haletante, presque inconsciemment, mais d'un élan de tout son être, lança à mi-voix :

— Oh ! un peu d'amour !

Immédiatement, elle s'étonna de l'audace de son souhait, rougit presque. Et ayant fermé la fenêtre, elle acheva de se déshabiller dans l'ombre, sans même que l'idée des Durval se fût représentée à son esprit, tant sa pensée avait flotté loin des événements extérieurs.

IV

> Enfin le voilà jeté dans le monde
> et il y fait fort bien...
> MADAME DE SÉVIGNÉ

Maintenant on se voyait souvent. On se rencontrait presque chaque jour dans des piques-niques ou chez des voisins.

Les Durval, revenus pour deux mois à Nontrac et voulant, disaient-ils, revoir tout ce qui — rocher, vieux chateau, site pittoresque — leur avait plu jadis, faisaient fréquemment des excursions.

Mais quel plaisir auraient-ils trouvé — ces bourgeois soucieux avant tout de paraître des " gens du monde " aux habitants du pays — à visiter seuls, en simples touristes, ce bijou d'architecture, moyen-âge de la dernière époque, admirablement conservé, qu'était le chateau de Biron, avec sa chapelle garnie de mausolées, ses salles immenses, ses créneaux suspendus à pic au dessus de la vallée, ses terrasses aux parapets ajourés en dentelles et son splendide profil qui, de vingt lieues, s'offrait sur sa colline au rêve des artistes ?

Que seraient-ils allés faire — ces citadins positifs et plats — dans cette fraîche gorge boisée de Rivaudun qui donnait l'impression d'un retour subit aux mysticités et aux brigandages des siècles chevaleresques ?

Qu'y seraient-ils allés faire, sinon manger sur l'herbe, aves tous les " gais vivants " hélas ! de la contrée, des poulets froids et de pâtés truffés, arrosés de vins " récoltés sur la propriété " ?

En effet, depuis que les Durval étaient à Nontrac — et grâce à leur initiative — les mêmes corsages, les mêmes vestons, les mêmes chapeaux, les mêmes robes avaient pris l'habitude de se rencontrer, deux ou trois fois la semaine, partout où l'on pouvait visiter " quelque chose d'antique ".

Les autres jours, les convives réunis par cercles dans deux ou trois salons jouaient, selon les âges, au croquet, à la manille — ou au dénigrement des absents. Car les vieilles rivalités du pays, quoique éteintes en surface, étaient dans le fond plus excitées que jamais.

La faute en était à Monsieur Durval qui, ayant reçu les avances de la petite bourgeoisie, n'avait pas cru devoir les refuser et les avait rendues par politique. En suite de quoi, les de Mole, les de Maylan, les Maffre, les de Brac avaient senti un

jour leurs coudes frolés par ceux des Bouchet, des Casson, des Broussaillon, des Ramonnet et à ce contact n'avaient qu'à grand peine retenu dans leurs gorges ce cri d'horreur de certaines femmes quand elles marchent sur un crapaud.

Madame de Maylan disait avec une indignation sincère : — " Songer que je me suis vue avec ces Casson dont la fille a défrayé toutes les conversations pendant trois mois ! Elle n'en était pas troublée ! Il faut avoir un toupet ! Il semble vraiment qu'elle a derrière elle je ne sais combien de quartiers de noblesse pour l'excuser ! "

Sa volubilité était extrême ; mais, dans son exaspération, elle laissait toutes ses phrases inachevées. D'ailleurs Monsieur de Maylan décida qu'il fallait, avant d'oser une démonstration, savoir ce que feraient les autres.

Or personne ne fit rien. On se laissa entraîner par le courant. Et pour l'instant c'étaient les Durval qui lui imprimaient sa direction.

D'ailleurs les Casson étaient les plus riches propriétaires du pays et chacun découvrait des avantages à gagner leur amitié.

Leur victoire déjà latente éclata au grand jour dans une circonstance inattendue de tous, hors d'eux-mêmes qui l'avaient habilement préparée.

Ceci se passait chez les Durval. Jeunes gens et jeunes filles causaient dans le vestibule — les parents au salon — de ce qu'on pourrait imaginer le lendemain pour se distraire.

— Le croquet est si rococo, si provincial ! disait Claire Maffre, petite brune beaucoup trop guindée pour son âge. — Bientôt je n'oserai plus y jouer, ajouta-t-elle.

— Je propose, lança le jeune Paul de Brac, une course en automobile ! Ceci sera plus moderne. Qu'en pensez-vous, Mesdemoiselles ?

Ce fut Madame Maffre qui, traversant le vestibule par hasard, répondit pour sa fille, d'une voix de tête suraigüe :

— Oh ! Monsieur Paul ! Vous n'y pensez pas ! L'automobile ! Pour rompre le cou de tous ceux — à commencer par ma fille (la pauvre chérie) — qui s'aventureraient dans cette machine infernale !

— Ah ! quel dommage, prononça Fernand, que personne n'ait de tennis !

— Oui quel dommage ! répondit en écho vibrant Mademoiselle Maffre.

— Comment, Monsieur, — hasarda timidement Mademoiselle Blanche Casson — mais il y a un tennis à la maison. Je croyais que vous le saviez. C'est pour cela que je n'en avais pas parlé.

Tout le monde l'ignorait. Ce fut un triomphe. Le groupe entier des jeunes fut enchanté d'apprendre qu'il y avait à Nontrac, un tennis dont on pourrait jouer dès le lendemain.

En partant, Madame Casson, sans inviter personne en particulier, fit entendre que sa maison était ouverte à tous ; et d'un geste, Monsieur approuva sa moitié.

En général, on fit des réponses évasives :

— Madame, vous êtes trop aimable !

Mais, le lendemain, la curiosité l'emportant et l'envie de voir la façon dont ils recevraient afin de s'en moquer, il arriva que tout le monde se retrouva chez eux.

Monsieur de Maylan avait été d'avis lui-même d'y aller. " Car, dit-il à sa femme, ce Casson vend son vin plus cher que personne. Il m'aidera à caser ma récolte. "

Et peu à peu tout se calma. On s'habitua à ce contact inaccoutumé. Il ne resta que ce fait considérable d'une nouvelle famille entrée dans " la société " de Nontrac, et aussi résolue maintenant à en refuser l'accès aux autres qu'elle avait été ardente à le conquérir.

V

> Si mon cœur n'avait pas été prévenu pour ce jeune cavalier, j'aurais été en garde contre ses paroles et contre l'air de persuasion dont il les accompagne.
>
> LESAGE.

Cependant Madeleine s'habituait de nouveau à ces bonnes soirées que les deux familles passaient ensemble, comme autrefois.

Presque tous les jours après-diner les Durval venaient, ou bien on allait chez eux en se promenant. Deux heures se passaient en causeries et puis l'on s'accompagnait au clair de lune par la traverse, marchant très lentement, s'arrêtant parfois en d'interminables colloques; jusqu'au moment où, sentant la fraîcheur, on rentrait très vite, tandis que de loin en loin les crapauds — mélomanes noctambules — cessaient leur chant spleenétique pous fuir avec des soubresauts affolés.

La vieille intimité des parents faisait que, souvent, ils se groupaient à part, presque involontairement, restreignant le cercle de leurs propos à un passé inconnu des deux jeunes gens.

Alors Fernand et Madeleine marchaient en avant, côte à côte éclairés d'une lumière de rêve. Et dans ce calme Mademoiselle de Maylan redevenait ce qu'elle avait été dix ans avant.... Et son compagnon ? — Question plus délicate.

Dans l'amphithéâtre d'anatomie, au café Vachette et au bal Bullier, le cœur de l'étudiant en médecine s'était beaucoup dévelouté. Fernand ne se rappelait pas, sans un léger haussement d'épaule, ses émois d'adolescent sentimental. Il redoutait à cette heure les embûches du sentiment parce qu'il ne voulait pas asseoir son existence sur les bases frêles du romanesque. A la suite de quelques mésaventures où il avait souffert et fait souffrir plus qu'il n'aurait cru, il s'était appliqué à fermer son cœur aux élans irréfléchis.

Certes il n'était pas un ascète. Mais, du plaisir, il bannissait ce trouble-fête : le sentiment. Et il comptait bien ne pas l'admettre davantage dans le mariage.

Peut-être, cependant, ne déplaisait-il point à son dilettantisme délicat de badiner parfois avec l'amour — comme on joue avec le danger — pour l'amusement d'avoir peur, et un peu aussi pour l'ivresse légère d'entendre battre son cœur et surtout pour l'orgueil voluptueux de sentir, dans

le même moment, une âme en péril de l'aimer et son âme à l'abri d'aimer sérieusement personne.

Il se savait expert à ce jeu cruel et périlleux. Aussi, en causant avec Madeleine au clair de lune, battait-il sans appréhension le briquet de leurs souvenirs communs.

Les étincelles commençaient à jaillir. Mais il était si sûr de ne pas s'y brûler ! Il voulait seulement, pour distraire son séjour à Nontrac, se remettre un peu de chaleur au dedans de lui, revivre en blasé qui s'étourdit les émois naïfs de ses dix-huit ans et contempler avec un raffinement de sécurité vaniteuse le trouble ravivé au cœur de Madeleine.

Certes, sa pitié était merveilleusement disciplinée à ne jamais l'induire en sottises — généreuses ou non. — Mais toutefois il redoutait que, d'aventure, elle ne lui taquinât un peu l'épiderme. Il n'était pas Valmont. Une cruauté trop prolongée, un triomphe trop complet, auraient nui aux joies de son égoïsme.

Aussi espérait-il qu'après lui avoir offert le spectacle d'un joli orage sentimental, la jeune fille aurait la délicatesse de lui épargner jusqu'à l'ombre d'un remords, en s'apaisant bien vite et en l'oubliant sans souffrances.

Le temps coulait. Septembre était venu avec ses

gazes de brumes sur ses nuits déjà fraîches. On resta dehors moins longtemps et l'on se réunit le soir aux clartés paisibles des premières lampes, autour desquelles tourbillonnaient des vols d'insectes.

De cette lumière nouvelle il venait aux vieilles glaces et aux vieux meubles une physionomie plus marquée de bon nid, tranquille et sûr. Sitôt entré, on sentait s'éteindre en soi toute velleité de résistance à la vie.

Le besoin subsistait seulement de se laisser assoupir au tangage berceur et monotone d'un océan sans tempêtes et d'une existence sans passions.

Les soirées s'y passaient, très courtes, toujours pareilles, parfumées au début d'anisette et de cigares, dans un épanchement des voix demi-rieuses. Puis elles se faisaient moins bruyantes et plus intimes. M. de Maylan et M. Durval jouaient au whist, n'ouvrant la bouche que pour annoncer les points. Les deux dames cousaient en devisant chiffons, potins et noblesse. Et sur le divan — conséquence providentielle de la disposition des sièges autour de la lampe — Fernand contait ses souvenirs à Madeleine occupée à broder de soie verte un mouchoir rose pour Madame Durval qui ne s'en doutait pas. (Quelle bonne surprise

elle allait avoir là, cette chère tante Antoinette !)

Madame de Maylan étant un peu fatiguée, sa fille ne participait guère aux " mondanités " de Nontrac. Aussi le jeune Durval lui racontait-il parfois avec une joie moqueuse les faits saillants de la journée. La petite Jeanne de Brac, gamine de dix ans, avait une institutrice allemande. " Quel est son nom ? " avait demandé Madame de Mole. — Attendez donc, répondit Madame Maffre avec volubilité, j'ai entendu la petite Jeanne lui parler tout à l'heure... ah ! comment disait-elle ?.. j'y suis ! Fraülein ! oui, c'est cela, elle s'appelle Mademoiselle Fraülein. " Et très sérieusement Madame de Mole avait observé : " Elles ont des noms bien extraordinaires, ces étrangères. "

Et ils riaient un peu.

D'autres fois ils remontaient plus haut. Fernand osait toucher aux cendres du passé. Mais avec quel doigté délicat ! A peine se brûlait-il le bout des doigts. En revanche il espérait bien qu'elle verserait une ou deux larmes de brûlure vite guérie.

Mais il avait pour son expérience scabreuse un complice dont il ne pouvait suivre l'action et mesurer la force : le sortilège des souvenirs dans un cœur féminin et l'âpreté d'une fille de vingt-

neuf ans à vivre avec plénitude sa vie de femme.

Dans le fait, Madeleine commençait à s'apercevoir qu'elle trouvait exquises ces heures d'intimité. Le moindre retard des Durval lui donnait d'étranges impatiences.

Certains soirs, après ces causeries, il lui arrivait de jeter à la glace de sa chambre un furtif coup d'œil et de sentir alors, en songeant à lui, un frisson de rougeur subite sur son épiderme mat. Ce qui l'obligeait à s'avouer sérieux ce que naguère elle traitait d'enfantillage.

Mais elle ne consentait qu'avec peine à de tels aveux intimes. Malgré tout, elle ne voulait pas se rendre à l'évidence d'une de ces crises passionnelles qui éclatent d'autant plus violemment que, longtemps refoulées après une longue incubation, elles ne trouvent pas d'issue vers le dehors et ravagent intérieurement leurs victimes en apparence impassibles.

VI

> Votre cœur est-il gai, mes parentes jolies ?
> Enfants, jouissez tous de vos douces folies.
> DESMARET DE SAINT SORLIN.

Madame de Maylan était toujours un peu souffrante. Madeleine sortait de moins en moins. Les Durval continuaient à venir le soir aux premiers accords des vents froids dans les feuilles ridées.

Cependant " la société Nontracaise " jouissait gaîment des derniers soleils de Septembre. Le tennis des Casson avait un grand succès.

D'après la voix féminine, nul n'y pouvait rivaliser avec Fernand. Surtout depuis que Blanche en avait fait son professeur et son partenaire attitré, il se multipliait en prodiges d'adresse. Un jour, Raymond de Môle l'ayant défié, il le battit avec une supériorité écrasante. Et jusqu'au soir le vaincu fut harcelé des railleries cruelles de Mademoiselle Casson.

Les parties se terminaient par des lunchs splendides, à faire pâlir de jalousie les Maffre et les de Brac. Madame Casson y découpait des patisseries " faites, disait-elle, comme à Paris ". Elle prenait

une intonation et un sourire particulièrement aimables pour décocher à Fernand du " cher docteur ".

Elle le plaçait toujours à côté de Blanche. Ainsi, elle feignait de favoriser Messieurs Maffre et de Môle qu'elle faisait asseoir à côté d'elle-même. Elle disait en lui désignant la droite de sa fille : " Vous, ici, mon cher docteur ; la place d'honneur appartient à vos aînés ". Et l'expression de son visage signifiait finement : " Je suis sûre que vous ne m'en voudrez pas de cette disposition".

Quelquefois on jouait au croquet chez les Maffre. Mais Fernand y paraissait rarement. Ce jour-là, il allait à la chasse ou bien il se chauffait à quelques flammèches prudemment rallumées dans le cœur de Madeleine et dans le sien.

Mais, plus souvent, il donnait à Mademoiselle Blanche Casson une leçon de tennis. Depuis quelques jours, il lui apprenait même la bicyclette.

VII

Un jet d'eau qui montait n'est pas redescendu.

CATULLE MENDÈS.

La tête lourde d'une journée vécue tout entière à la maison, Madeleine éprouvait intensement le besoin de respirer à pleins poumons l'air du dehors — cet air ensoleillé des derniers jours d'automne qu'imprégne une odeur de feuilles mortes.

A cinq heures, elle mit son chapeau et sortit " en négligé ". Madame de Maylan lui cria, du seuil, de rentrer avant la nuit tombante. Elle répondit " oui ! " joyeusement, car à présent qu'elle était dehors elle se sentait tout aise. Le vent, qui la caressait et faisait voler des mèches de cheveux sur ses oreilles, la rendait gaie, et elle avait envie de rire aux anges.

Elle marchait sans songer où elle allait, regardant la terre devenue gris-cendre toute changée depuis quinze jours que Madeleine n'était passée là : les vignes rouges, les raisins bleus à demi vendangés, les pruniers sans fruits et presque sans feuilles, tous les arbres plus ou moins défeuillés et jaunis.

Elle marchait. Sa gaîté exubérante se calmait. Un rêve vague l'envahissait, qu'elle ne songeait pas à éclaircir.

Devant elle, le sentier allongeait ses courbes lentes, attristées de feuilles mortes. Dans sa mémoire, s'élevait un chant lointain d'images flottantes et de souvenirs inprécis.

En proie à une inertie d'âme qu'elle ne cherchait point à secouer, mue par une suggestion du passé — elle était venue remettre ses pas d'aujourd'hui dans ses pas d'autrefois parce que les sentiments de naguère étaient ranimés en elle ce jour-là.

Elle entrait dans un petit bois. Au-dessus de sa tête, avec un cri strident, des grives s'envolaient. Les derniers papillons voletaient à la recherche des fleurs agonisantes. Avec un bruit pareil au piaillement des geais batailleurs, les branches grinçaient au vent. De sveltes silhouettes d'acacias s'entrechoquaient d'une manière étrange, monotone et funèbre. A tout cela se mêlait le menu déchirement des feuilles qui se résignent à tomber.

Il lui semblait qu'en elle aussi, comme dans les bois, quelque chose allait mourir ! Elle ressentait le vague pressentiment du deuil prochain de ses illusions.

Sur un talus herbeux elle s'assit vers le couchant.

Le soleil, près de disparaître, auréolait du bleu mystique des vieilles légendes un horizon d'apothéose. Elle en fut comme illuminée intérieurement.

Alors, pour la première fois, elle vit tout à fait clair en elle-même. Sans hésitation, elle lut, en un instant, ce qu'il y avait d'écrit dans son cœur. Elle s'apprêtait à le relire quand des pas, derrière elle, la firent tressaillir. Elle songea cependant à la lueur d'un éclair narquois : " serait-ce lui ? Quel à-propos ! je ne suis pourtant pas une héroïne de roman ! " Puis elle se retourna. Fernand Durval était là, suivi de son chien, avec un fusil sur l'épaule.

Il ne l'avait pas aperçue et sifflotait un air léger, en suivant des yeux un vol d'étourneaux hors de portée. Le regard de Madeleine attira le sien. Il la salua.

— " Tiens ! c'est vous, ici ! voilà qui rachète ma déveine de chasseur ! Dix kilomètres pour manquer un perdreau ! Mais je ne regrette pas ma course puisque je vous trouve au bout."

Pâle, elle eût un geste d'une signification indécise. Elle begaya un " trop aimable " indistinct. Puis, un peu remise, ellé articula en souriant. " Voulez-vous vous asseoir un moment ? "

Ce qu'il fit aussitôt. D'un ton enjoué, il lui

dit : “ Vous ne devineriez pas à quoi je songeais en traversant ce bois. Je me remémorais nos promenades anciennes quand nous avions vingt ans et que nous venions ici manger des sorbes. Cette année, les sorbiers n’ont pas de fruits. Il paraît que la gelée a brûlé leurs fleurs.”

Puis il se tut et resserra ses lèvres rieuses dans une moue attendrie. Ensuite il poussa un soupir moins sincère que celui dont la pudeur, au même instant, retint l’abandon sur les lèvres de Madeleine. Quoique étouffé, il le perçut néanmoins et sentit qu’un coucher de soleil était son complice, qu’il n’aurait jamais d’occasion plus favorable et que l’aveu dont il préparait, depuis deux mois, avec un soin si raffiné, la charmante éclosion devait caresser ses oreilles à ce moment même ou jamais.

Mais aussitôt il se souvint de sa dernière leçon de bicyclette à Mademoiselle Blanche, du grave entretien — empli de chiffres — qu’il avait eu avec M. Casson le matin même. Et il recommanda une fois de plus la prudence à son cœur un peu ému.

Recommandation nécessaire. Car il vit bientôt qu’il allait faire souffrir — et peut-être souffrir lui-même — beaucoup plus qu’il n’eût supposé.

Il ne recueillit pas d'aveux sur la bouche de Madeleine. Mais il en lut, dans ses yeux énamourés, de plus éloquents que l'éloquence du verbe humain. Une émotion trop vibrante accusait au bord des lèvres de la jeune fille ces menues meurtrissures où s'annoncent les premières rides d'une trentaine passionnée.

Alors il eut peur d'être attendri. Il craignit qu'une surprise de son sang, malgré tout généreux, ne déjouât ses calculs de cruel dillettantisme et de prudence bourgeoise. Cet aveu muet, ce pudique épanchement, ces bras tremblants ct ces paupières battantes, cette jeune bouche presque ridée par la passion, cette rose d'automne fanée d'amour inavoué — devant ce spectable ensorceleur, Fernand faillit tout oublier, écouter les battements délicieux de ses veines, s'abandonner tête baissée aux paroles et aux gestes irrévocables.

Il vit l'abime, eut le vertige, ferma les yeux — et se retint, dans un suprême effort, au souvenir des additions éloquentes faites le matin en compagnie de M. Casson. Quelques chiffres prestigieux resplendirent dans sa mémoire. Alors il se sentit sauvé.

Mais, prudent, il ne voulut pas prolonger un entretien si périlleux. Et d'une marche rapide il s'éloigna de Madeleine sans avoir pris congé d'elle.

VIII

> Puisque je sais que vous m'aimez
> Je n'ai pas besoin d'autre chose !...
> CHARLES LE GOFFIC.

En se ressouvenant de cette scène, Madeleine n'y put rien voir sinon qu'il l'avait fuie par excés d'émotion et que, par conséquent, il l'aimait encore. Elle saisit cela et en oublia ses pressentiments, se laissant posséder par cette idée comme une enfant.

Le temps était pluvieux. Les Durval n'avaient pas reparu. Quant à elle, prise d'une recrudescence de gaîté et de rêves, elle sortait peu, lisait sur le divan rose les romans délicieux d'Octave Feuillet, et promenait ses doigts sur le clavier aux dents roussies.

Pauvre vieux piano ! Pauvre barde asthmatique du vieux salon !

Presque tous les jours Madeleine chantonnait quelques airs modernes, d'une mélancolie banale et d'une fade tendresse. En l'accompagnant de sa voix cassée l'instrument gardait une nuance d'ironique désenchantement, comme s'il eût regretté les romances poudrées et libertines du XVIII[e] siècle.

IX

> Le monde me semble fade et insipide;
> la terre a une odeur de violette séchée...
> HENRI HEINE.

C'était un matin d'octobre un peu triste, un de ces matins où des vols d'oies sauvages parcourent le ciel, clamant lugubrement le retour de la saison morne.

Dans la grande salle à manger, Madeleine assise près de la fenètre brodait le mouchoir rose destiné à Madame Durval.

Monsieur de Maylan entra tout à coup avec la figure épanouie qu'il avait toujours quand il apportait une nouvelle. Il prit une pose, regarda à droite à gauche ; puis il dit avec un naturel affecté : A propos, Fernand se marie !.. Fernand Durval.. Quoi ?.. ça t'étonne ? Il épouse la petite Casson.

Il avait bien espéré surprendre sa fille. Mais le résultat dépassait l'attente. Il n'y eut pas de réponse. Il n'y eut pas même d'exclamation. Il savait bien que Madeleine lui ressemblait peu, vivait pour elle-même et se taisait volontiers. Mais

cependant, ne pas dire seulement. "Ah!" en apprenant une telle nouvelle! C'est sans doute pousser un peu loin la surprise ou l'indifférence.

Heureusement pour le père et la fille que Madame de Maylan survint aussitôt.

Quand la chose lui fut dite par son mari, elle s'écria suffoquée : — ce n'est pas possible !.

— C'est plus que possible, répondit-il avec autorité, c'est vrai.

— Ah ! il ne manquait plus que ça ! Ces Casson, tout de même ! Cette petite qu'on a vue échanger des billets par sa fenêtre avec le fils Boussignol !.... Il est sûr que Fernand ignore ce scandale. Je le lui apprendrai.

— Ma bonne, tu l'as raconté toi-même à sa mère.

— Mais c'est une mésalliance !.

— C'est une excellente affaire. La petite a, au bas mot, trois cent mille francs de dot. Elle est gentille et pas sotte. Elle sait se tenir dans un salon, nous l'avons constaté plus d'une fois.

Enfin, je trouve ce mariage parfait....

Et autre chose : comme cousins, nous sommes, bien entendu, invités à la noce. Ce sont les Casson qui font les frais. Aussi quel festin !...

La servante en coiffe gasconne vint prendre

une assiette dans l'armoire. M. de Maylan ne put résister à la tentation de lui crier : — vous savez, Léonie, Monsieur Fernand se marie.

— Et contre qui, Monsieur ?

— Avec Mademoiselle Casson.

— Est-il Dieu possible !...

Et fier de ce nouveau triomphe il courut annoncer la chose aux bouviers qui labouraient ses vignes.

Madame de Maylan le suivit presque aussitôt pour visiter ses fleurs qu'elle n'avait pas encore vues depuis la veille. Ses chrysanthèmes devaient commencer à s'ouvrir. Cela la préoccupait.

Madeleine resta seule. Cela ne la changea pas, d'ailleurs. Elle était toujours seule en compagnie de ses parents, enfermée au dedans de son jardin secret. Mais ceci était vrai en ce moment plus que jamais.

La chimère qui l'emportait depuis plusieurs semaines et qui s'était precisée un soir au crépuscule, venait de la laisser choir.

Elle ne souffrait pas. Elle ne comprenait pas. C'était en elle un anéantissement.

Plus tard, la douleur viendrait et les larmes abondantes — en attendant la lente cicatrice du cœur meurtri.

Mais, pour l'instant, il y avait arrêt dans ses

pensées. Elle promenait autour d'elle le regard de ses yeux qui ne voyaient pas...

Puis elle se remit au travail interrompu... L'aiguille perçait d'un petit crissement la fine étoffe. La pendule Louis-Philippe ânonnait les secondes de son tic-tac rococo. Par la fenêtre on apercevait le jour gris tombant d'un ciel assombri, rayé d'écharpes de deuil.

Autour de Madeleine, les armoires avaient des teintes effacées. Du plafond enfumé pendaient quelques toiles d'araignées soutenant de la vieille poussière dans leurs nacelles. La tapisserie représentait sur un fond sombre des fleurs dont le rouge était presque éteint.

Elle vit sous ses prunelles embrumées le gris des conversations, des relations, des horizons, des espoirs et des rêves.

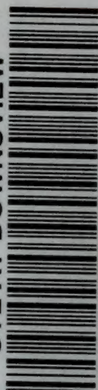
Submergée d'une mélancolie grisâtre et d'un hébétement sans réflexion, elle n'entendit pas Madame de Maylan qui venait de rentrer et qui lui disait :

“ Ils ont plusieurs boutons. J'ai coupé des tiges pour que les fleurs soient plus belles. — Ah ! tu es au mouchoir de ta tante Antoinette. Il faut le terminer avant la noce ; autrement, au milieu des cadeaux, il passerait inaperçu ”.

FIN.

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE DIX HUIT
AOUT MIL NEUF CENT NEUF PAR
LA "ST. CATHERINE PRESS LTD."
(ED. VERBEKE & CO.) CANAL, PORTE
STE. CATHERINE, BRUGES, BELGIQUE




UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 15 16 07 08 008 8